

LA JOURNÉE DU 7 SEPTEMBRE SUR L'OURCQ

Ordres donnés, de part et d'autre, pour la journée du 7. — Suite de la bataille de l'Ourcq. La lutte pour l'enveloppement : Acy-en-Multien. — Etavigny. — La lutte pour l'articulation : Etrepilly, Varedes. — Von Kluck s'est ressaisi. — L'articulation.



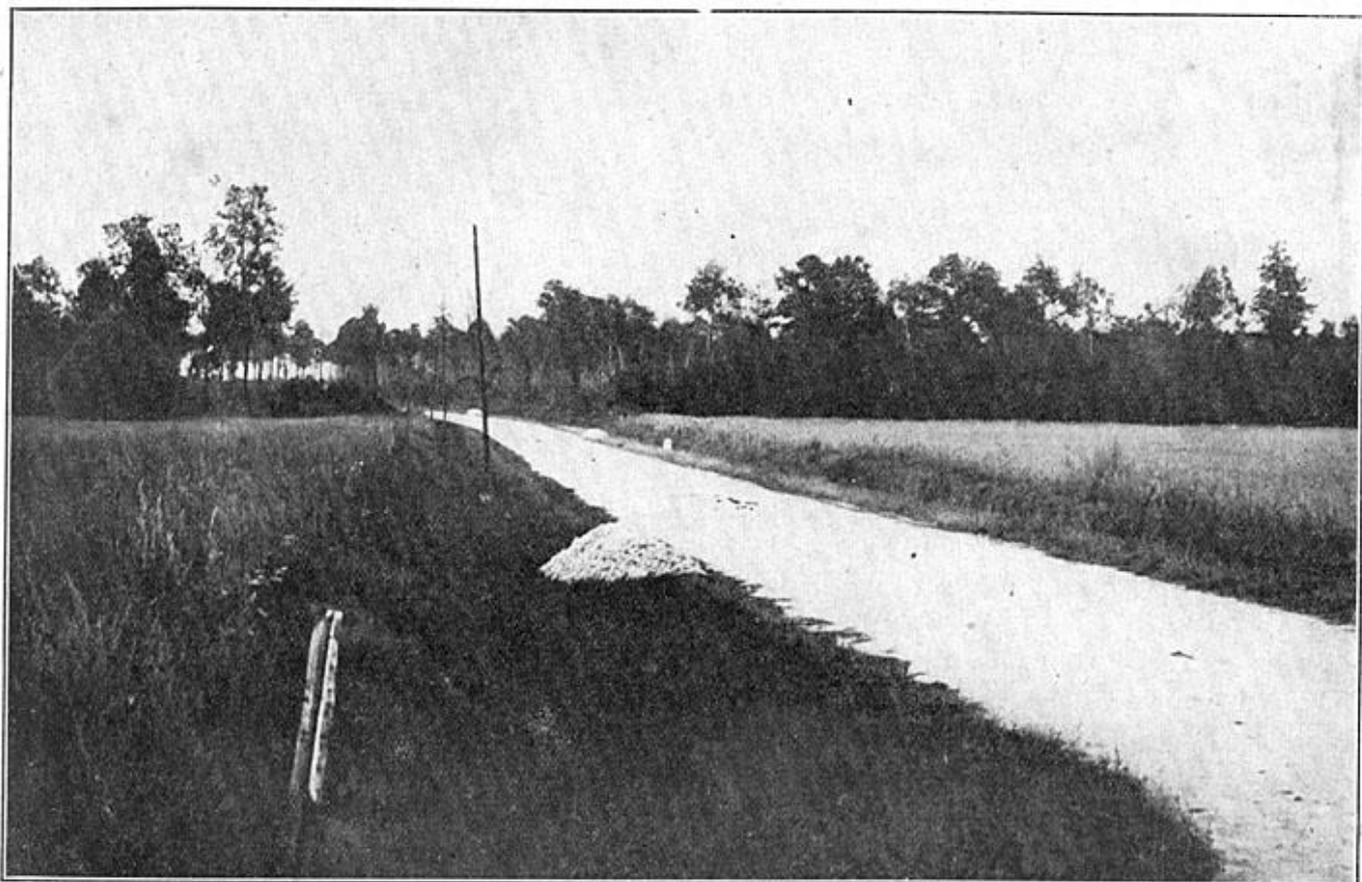
LA bataille de la Marne s'est allumée presque inopinément par une sortie du camp retranché de Paris, le 5 à midi et demi. Von Kluck, qui avait donné l'ordre à son armée de se porter toute entière au sud de la Marne et qui marchait en direction de Melun, se retourne vivement pour soutenir son flanc droit et son arrière-garde surpris en train de défiler. Dès le 6 à l'aube, ses corps repassent la Marne hâtivement en commençant par le corps lancé le plus à l'ouest, le II^e corps, et en continuant par le IV^e, le III^e, le IX^e corps vers l'Est. Un rideau de cavalerie protège cette manœuvre et, aidé par deux des corps de l'armée von Kluck et un des corps de l'armée von Bülow, tient tête à l'offensive des alliés au sud de la Marne, dans la journée du 6. Bülow a reçu, le 5, l'ordre ambigu de soutenir, d'une part, von Kluck face à Paris, et d'autre part, de marcher sur la Seine, vers Romilly. On n'avait probablement pas prévu le dessein de Joffre de s'arrêter et de faire tête.

Quoi qu'il en soit, Bülow, dans la journée du 6, s'est trouvé partagé entre les deux devoirs qui lui ont été prescrits : à droite, il soutient von Kluck et à gauche, il aide von Hausen dans son offensive de rupture. Les combats où sont en-

gagés l'armée Bülow à Esternay, à Villeneuve-Charleville, à Coizard et Vert-la-Gravelle, à la traversée des Marais de Saint-Gond, à Ecury-le-Repos, sont des plus durs.

Bülow attend avec impatience von Hausen qui n'arrive pas. Enfin, celui-ci débouche : mais son armée est également partagée entre deux devoirs : rester étroitement liée avec von Bülow et agir, pour cela, en direction sud-ouest et, en même temps, accomplir la manœuvre de rupture vers Troyes-Vendeuvre, c'est-à-dire se porter offensivement en direction du sud-est. De même que l'armée von Bülow, par suite de l'offensive de Joffre, est obligée de se dédoubler et de combattre dans deux directions différentes, de même l'armée von Hausen s'étire à droite et à gauche et, sans doute moins manœuvrière, elle se casse : une fissure se produit, dès le premier jour, dans le front allemand au plein milieu de l'armée von Hausen, à la hauteur de Coupetz, en face de la trouée de Mailly. Par la vigoureuse offensive de l'armée de Langle de Cary, cette fissure serait immédiatement exploitée si l'armée du duc de Wurtemberg n'était appelée à l'aide pour combler le vide et attaquer, à son tour, notre 4^e armée.

Ainsi se détermine, pour les Allemands, la bataille de l'Ouest, la bataille pour le massif de Seine-et-Marne. Nous voyons quels sont les retentissements des combats les uns sur les autres : Von Kluck, qui croit manœuvrer, est



(Cl. Maurice Meys.)

BOIS DE MONTROLLE

manœuvré; attaqué, il remonte et crie à l'aide; von Bülow, attaquant et attaqué, se dédouble, von Hausen accourt; croyant attaquer, il est attaqué. Et nous voyons aussi comment, par l'armée de Langle de Cary, la bataille de l'Ouest se rattache à la bataille de l'Est.

Avant d'en venir à l'exposé de celle-ci, il est nécessaire de préciser, avec documents à l'appui, l'effet matériel et surtout moral produit, dans les deux camps, par le résultat de ces deux premières journées: ainsi commencera, en quelque sorte, sous nos yeux, le mouvement de bascule qui va transformer la « victoire » allemande en une défaite allemande et la retraite française en une victoire « incontestable ».

Dès le 6 au soir, Bülow, qui est au centre de la bataille de l'Ouest, ne se fait plus d'illusion sur l'importance de l'affaire: il télégraphie par radios à droite, à gauche et en arrière, c'est-à-dire au Grand Quartier général, et répand,

de tous côtés, son émotion: à droite, c'est à son « cher » camarade von Kluck qu'il a fait connaître, d'abord, son appréciation sur la manœuvre de Maunoury: « il s'agit d'une attaque sur notre flanc droit ». A l'est, c'est-à-dire à von Hausen, il télégraphie, le 6, « qu'il se heurte à une forte résistance » et il lui demande un secours immédiat. Au Grand Quartier Général, il télégraphie, « qu'il est engagé dans un dur combat entre Montmirail et Fère-Champenoise » et il demande des renforts et des ordres.

Au Grand Quartier Général, on n'a pas attendu ces télégrammes pour être anxieux. Dans la soirée du 6, on télégraphie aux chefs d'armée: « D'après un ordre d'armée de Choffre (*sic*) trouvé aujourd'hui, une bataille décisive pour toute l'armée française est ordonnée pour aujourd'hui ». C'est comme si l'on disait: « Prenez garde; l'armée française va se défendre; il ne s'agit plus d'une marche, mais d'une bataille. »

L'Empereur quitte, en même temps, le front de Bülow et rentre à Luxembourg. Nous savons qu'il va chercher une autre défaite, au Grand Couronné.

Dans la nuit du 6 au 7, cette situation, plus que préoccupante, donne lieu à un effort commun pour tenter de ramener l'ordre dans les armées surprises et la discipline entre les chefs irrités.

Il faut, d'abord, soutenir von Kluck, qui s'est mis, de gaieté de cœur, dans un si mauvais cas, mais dont on a besoin pour le moment, — quitte à régler les comptes après. Donc, on laisse ce général reprendre et rappeler au nord de la Marne les III^e et LX^e corps qui, à la demande inverse de von Bülow, avaient été maintenus au sud de la Marne pour couvrir la droite de la 2^e armée. Les deux corps quittent, dans la nuit du 6 au 7, la région de Rebaismontmirail pour rejoindre les trois autres corps de la 1^{re} armée (IV^e, II^e et IV^e de réserve) qui « livrent un combat difficile à l'ouest de l'Ourcq inférieur. »

Nous dirons tout à l'heure les conséquences de cet ordre et les durs moments qu'il va faire passer à l'armée Maunoury.

Mais, il est facile de deviner les suites qui vont se développer à l'armée Bülow ; celle-ci est à bout de souffle et on l'expose, sans appui, aux coups de ses adversaires ! C'est Bülow, maintenant, qui se plaint : Après avoir télégraphié, le 7, « qu'il est engagé dans un combat terrible sur le Petit-Morin, secteur Montmirail-Normée », « mes pertes, écrit-il, sont considérables. Mon armée n'a plus que la valeur de trois corps d'armée... » Et c'est le moment que l'on choisit pour découvrir sa droite de plus en plus !

Marwitz, qui commande le rideau de cavalerie, se sent obligé de céder et de se replier jusqu'à la Marne. Il comprend la gravité de la situation, car il s'engage, dès ce jour, à défendre les ponts de la Marne jusqu'à la dernière extrémité et à les rompre en se retirant. Mais, nous allons voir, par l'exposé des faits,

que sa situation devient de plus en plus critique, malgré ses bonnes intentions.

Quant aux armées du centre, c'est-à-dire von Hausen et duc de Wurtemberg, elles ont à peine commencé à se battre et la résistance acharnée de l'ennemi leur cause une surprise des plus sévères. Von Hausen a marché au secours de von Bülow. Mais, sa propre gauche est découverte et, à son tour, il appelle à l'aide le duc de Wurtemberg.

Tels sont les résultats des deux premières journées dans le camp allemand. Alerte générale, directions incertaines : le chef s'alarme ; le soldat pâtit !

Essayons maintenant, de nous rendre compte de ce qui se passe, au même moment, dans le camp français et du jugement que le haut commandement porte sur l'ensemble et les détails importants de ces deux premières journées.

Nous avons l'expression des pensées du chef dans l'ordre général n° 7 qui est adressé, *pour le 7 septembre*, à l'ensemble des armées combattantes, depuis le camp retranché de Paris jusqu'à l'Argonne. Le moindre de ses mots est pesé et doit être pesé par l'histoire. C'est un modèle de précision savoureuse et forte :

Donnons le texte et, ensuite, les commentaires indispensables :

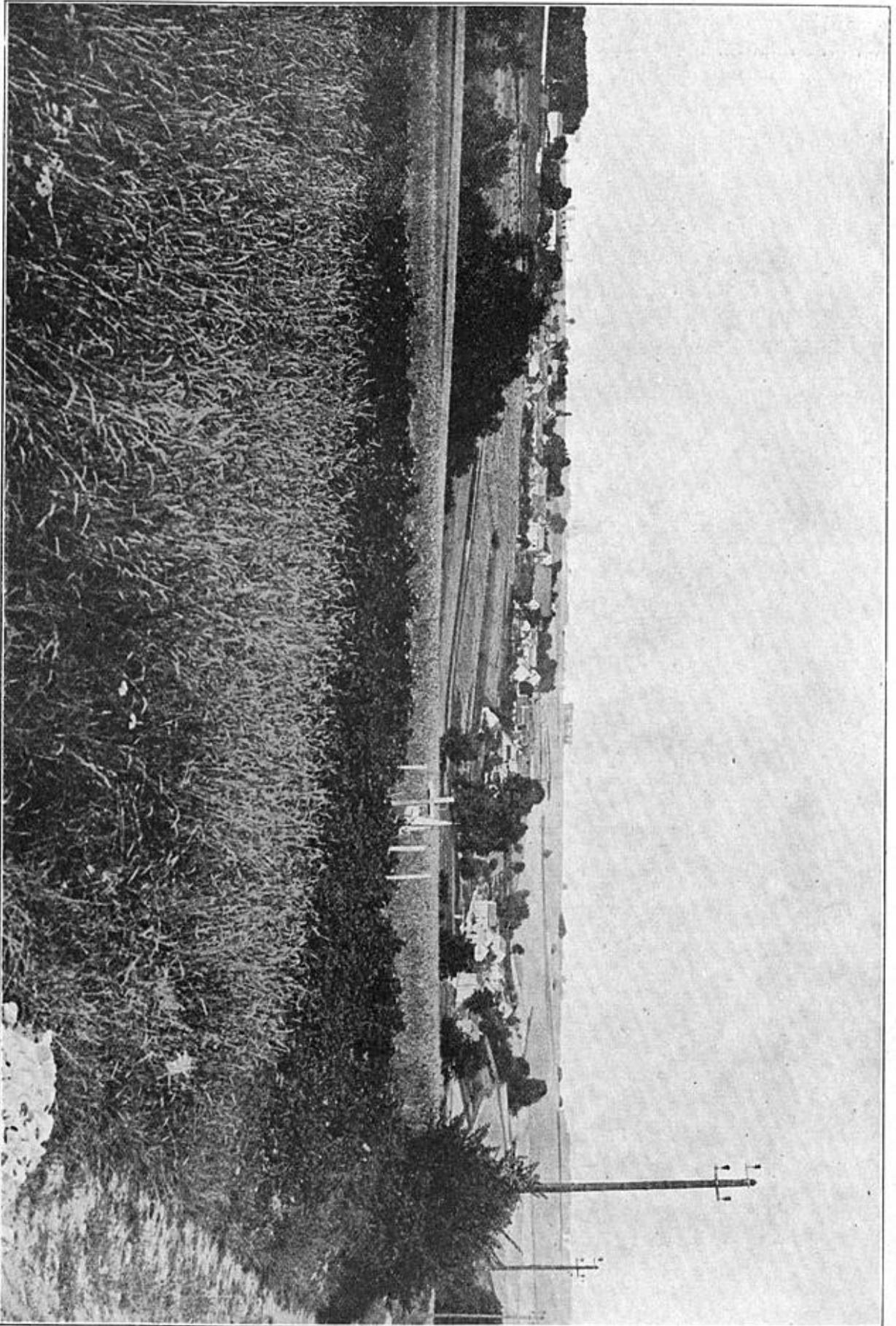
ORDRE GÉNÉRAL N° 7

*Au Quartier général,
le 7 septembre 1914.*

1. *L'armée allemande semble se replier vers le Nord-Est devant effort combiné des armées alliées de gauche.*

Celles-ci doivent suivre ennemi avec l'ensemble de leurs forces de manière à conserver toujours possibilité d'enveloppement de l'aile droite allemande.

2. *Marche s'exécutera donc, d'une manière générale, en direction du Nord-Est, dans un dispositif qui permette d'engager la bataille si ennemi marque temps d'arrêt, et sans lui laisser le temps de s'organiser solidement.*



PUISIEUX. — VUE GÉNÉRALE

(Cl. Maurice Meyers.)

3. *A cet effet, la 6^e armée gagnera successivement du terrain vers le Nord, sur rive droite de l'Ourcq.*

Les forces britanniques chercheront à prendre pied successivement au delà du Petit-Morin, Grand-Morin et Marne.

4. *La 5^e armée accentuera le mouvement de son aile gauche et emploiera ses forces de droite à soutenir la 9^e armée.*

5. *La 9^e armée s'efforcera de tenir sur le front qu'elle occupe, jusqu'au moment où l'arrivée des forces réservées de la 4^e armée sur sa droite lui permettra de participer au mouvement en avant.*

Limite des zones d'action entre la 5^e armée et l'armée britannique : Dagny, Saint-Remy, Sablonnières, Hondevilliers, Nogent-l'Artaud, Château-Thierry (cette route à l'armée britannique).

Le général commandant en chef,

J. JOFFRE.

Remarquable brièveté ! Netteté impeccable !

Le général en chef se rend parfaitement compte de ce qui se passe et ses ordres sont exactement ce qu'il est à désirer qu'ils soient.

Les renseignements recueillis pendant la nuit du 6 au 7 lui ont permis de se faire une idée *juste* de la bataille : « Il semble, dit-il, que l'ennemi se replie vers le Nord-Est ». Il s'agit du repli des trois corps de von Kluck. Le succès constaté dans la mesure qui convient pour ne pas donner de fausses espérances, les ordres sont donnés pour la « poursuite » de l'ennemi ; mais, en même temps, les dispositions sont prises pour engager la bataille s'il s'arrête, « sans lui laisser le temps de s'organiser solidement ». Voilà un genre de précautions qui n'a pas été pris dans l'ordre allemand du 5 où l'on comptait sur la fuite de l'ennemi, non sur sa résistance. Le général en chef français n'est pas grisé par son premier succès.

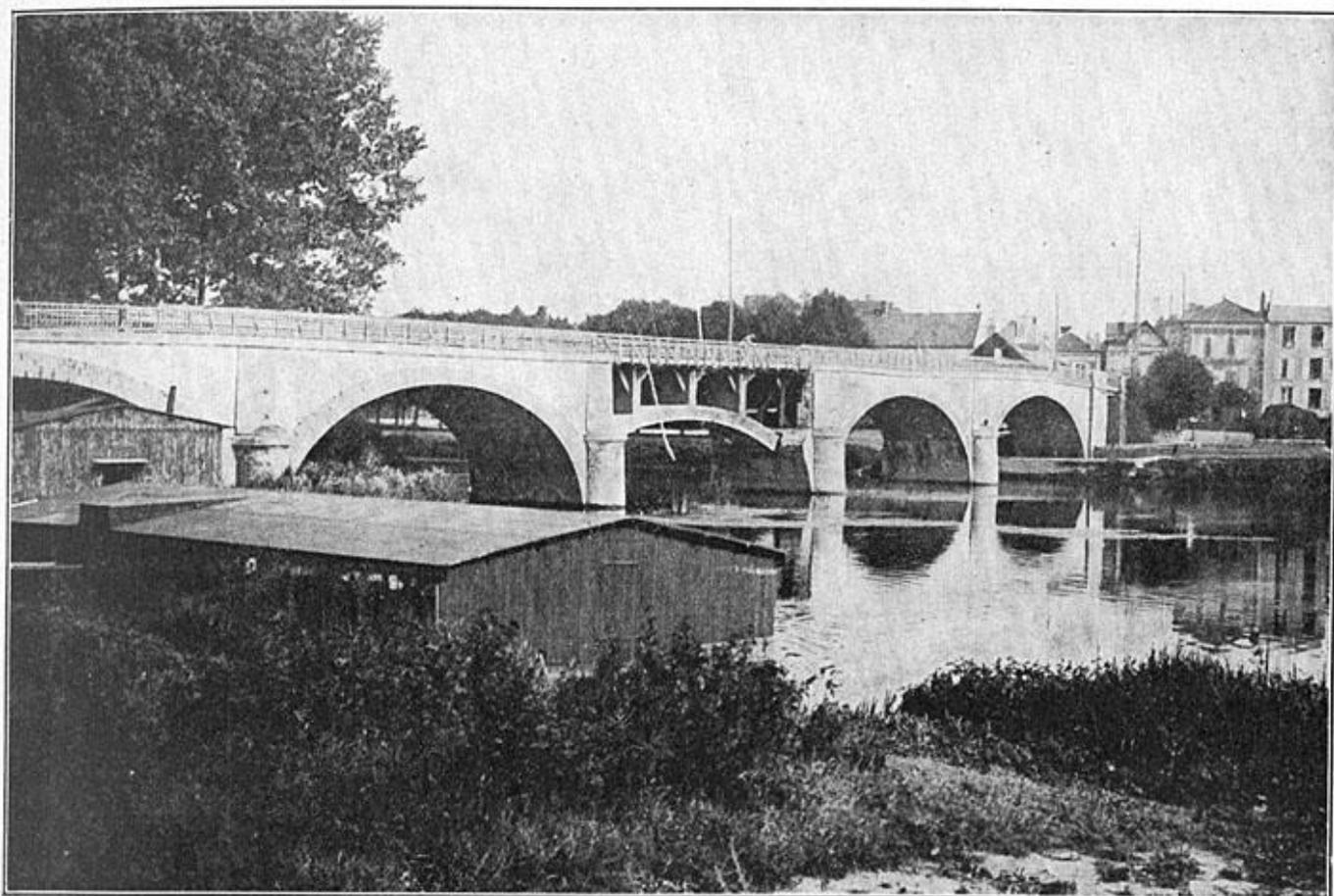
Une fois ces prescriptions données pour la poursuite, Joffre n'en persévère pas moins dans sa manœuvre initiale : c'est pourquoi les mouvements sont toujours confiés à la gauche, c'est-à-dire à l'armée Maunoury et à l'armée britannique. Mais on tient compte de la ma-

œuvre allemande, maintenant qu'elle s'est dévoilée. Par conséquent l'ordre donné à la 9^e armée est simplement de *tenir*, en attendant l'intervention des « forces réservées de la 4^e armée ». Le commandement comprend la terrible charge qui pèse, en ce moment, sur les épaules de Foch ; car, outre cet appui qu'il lui promet à droite, il donne l'ordre à la 5^e armée *d'employer ses forces de droite à soutenir la 9^e armée à gauche*. C'est poser le premier jalon de ce qui sera la *décision*. Nous verrons les conséquences de cet ordre intelligemment appliqué par Franchet d'Espérey.

Ceci dit, Joffre compte *encore* sur l'effet de sa manœuvre pour dégager son centre. Je dis *encore*, car le ton même des ordres indique que le général en chef éprouve quelque désillusion de ce côté : c'est ce qui est marqué par la phrase : « de manière à *conserver* toujours possibilité enveloppement de l'aile droite allemande. » Le général presse la marche de l'armée britannique ; il lui prescrit d'être, le plus tôt possible, au nord de la Marne ; il lui indique comme objectif Château-Thierry ; en plus, il la cale, autant qu'il le peut, à droite et à gauche, en ordonnant à sa 6^e armée et à sa 5^e armée de se serrer contre elle. Si cette manœuvre s'exécute, peut-être est-il temps encore d'obtenir un succès complet, en enveloppant l'aile droite allemande, c'est-à-dire en saisissant von Kluck par ses communications. En tous cas, le sens favorable de la bataille se dessine déjà : l'ennemi est arrêté dans son offensive ; il recule ; pour généraliser la victoire, il n'y a plus qu'à le forcer à la retraite sur tout le front en se tenant vigoureusement sur ses talons.

C'est bien là le rôle des armées alliées *de gauche*. Par elles, la grande offensive allemande est en échec et le massif de Seine-et-Marne qui commande Paris, commence à se dégager.

Cet ordre général qui appuie la main puissante du commandement sur le large clavier où la partie est engagée, s'achève par quelques touches particulières, sur les points où l'attention du chef est particulièrement attirée. Leur



(Cl. Maurice Meys.)

LE PONT DE GERMIGNY-L'ÉVÊQUE

résonance spéciale, dans l'ensemble, indique une vigilance significative :

La 6^e armée (armée Maunoury) reçoit, le 6 septembre, l'ordre « *d'appuyer la gauche britannique et de rester en liaison avec le maréchal French.* » Nous voyons ainsi se préciser le rôle de la 8^e division, que nous avons signalé déjà, dans la journée du 6.

L'armée britannique reçoit, le 6 au soir, une instruction spéciale : « *La continuation de l'attaque anglaise, le 7, favorisera l'action de la 5^e armée.* » (Cela veut dire qu'il faut continuer l'attaque dans le flanc de l'ennemi : car c'est toute la manœuvre de Joffre et elle n'a pas encore rendu ses effets de ce côté.) *Il y aurait intérêt, ajoute l'instruction, à orienter l'action britannique plus au nord en l'appuyant à la gauche de la 6^e armée.* (Dans le même sens, cette phrase vise plutôt le mouvement de l'armée britannique *vers la gauche* : combinée avec les prescriptions de l'ordre général n^o 7, elle

veut dire que l'armée britannique n'a plus une minute à perdre pour déterminer, par son intervention, le recul définitif de l'ennemi au nord de la Marne... Et c'est ce qui arrivera, en effet.)

La 5^e armée (Franchet d'Espérey) reçoit, pour le 7 septembre, l'ordre particulier « *de marcher en liaison avec la droite de l'armée britannique qui se dirige vers la Ferté-Gaucher.* » Cela veut dire que Franchet d'Espérey peut serrer, maintenant, sur sa droite et venir en aide à Foch, puisque l'armée britannique doit avancer à l'Est, de façon à dégager fortement la gauche de la 5^e armée.

La 9^e armée n'a pas d'ordre particulier. On sait que Foch fait tout ce qu'il peut ; l'ordre général suffit : « tenir ! »

Quant à la 4^e armée, le haut commandement comprend son embarras en présence de l'offensive par la trouée de Mailly ; il n'ignore pas l'importance du rôle qu'elle va jouer. Il lui

vient en aide, l'encourage, la soutient. L'ordre du 6 septembre, rédigé spécialement pour elle, est ainsi conçu : « *Le 21^e corps d'armée est mis à la disposition de la 4^e armée (il devait être, primitivement, gardé en réserve d'armée.) Il sera le 7, dans la région de Vassy. (Cela veut dire : « tenez jusque là ! ») La 4^e armée doit avoir des réserves à sa gauche pour protéger la droite de la 9^e armée et contre-attaquer les forces qui menaceraient cette droite.* » Cela veut dire : « Gare à la fissure ! Puisque vous n'avez pas les moyens de combattre de front, faites balle de toutes vos forces disponibles et tombez sur le flanc de von Hausen qui attaque. » C'est une exploitation tactique de la fissure qui, au point de vue technique, mérite bien d'être signalée.

Voici donc le tableau largement brossé d'un bout à l'autre du champ de bataille de gauche. L'esquisse est d'un dessin pur. Tout s'harmonise et s'équilibre ; tout est lié. Chaque armée a son rôle parfaitement déterminé : ni obscurité, ni bavure. Toutes sont bien en mains. La confiance monte du soldat au chef et elle descend du chef au soldat. Dispositions fortifiantes pour les rudes journées qui commencent et qui vont décider du sort de la bataille.

Revenons maintenant à la bataille de l'Ourcq conjuguée avec l'action de l'armée britannique. C'est la manœuvre de Joffre qui se développe. Quels résultats donne-t-elle, le 7 ?

**LA BATAILLE DE L'OURCQ
SE DÉVELOPPE LE 7.
MANŒUVRE DE JOFFRE
SUR LES COMMUNICATIONS ;
RÉPLIQUE DE
VON KLUCK PAR LES
LIGNES INTÉRIEURES**

effets de la manœuvre et de la bataille retentissent simultanément d'un bout à l'autre de la ligne du front et ont une constante répercussion les uns sur les autres. C'est sous cet angle qu'il faut désormais considérer le moindre des incidents dont la connaissance est pourtant nécessaire à la compréhension de l'ensemble.

La manœuvre de l'armée alliée a toujours

lieu par l'ouest. Joffre espère encore que l'offensive des deux armées Maunoury et French viendra à bout de l'armée von Kluck et parviendra même à couper ses communications vers le nord en se portant sur Château-Thierry.

Mais les progrès de cette manœuvre n'ont pas été tout à fait tels qu'on eût pu le désirer. Maunoury s'était trouvé engagé dans le combat dès le 5 à midi, une demi-journée plus tôt que Joffre ne l'avait ordonné : von Kluck avait été prévenu et avait pu parer à la surprise avant d'être engagé à fond. D'autre part, l'armée anglaise n'étant pas prête, n'avait pu faire avec l'armée Maunoury à sa gauche et avec l'armée Franchet d'Espérey à sa droite, bloc offensif ; elle ne s'était mise en marche que le 6 au matin : mais, arrêtée au début de la matinée, par une contre-offensive du IV^e corps de von Kluck, elle avait perdu le contact, par sa gauche, avec l'armée Maunoury. Pendant toute la journée du 6, elle avait lutté contre le rideau de cavalerie que von Kluck avait jeté devant elle pour protéger le « décrochement » de son II^e et de son IV^e corps ; la journée s'était passée à des échanges de canonnades et les corps anglais étaient encore au sud du Grand Morin quand Gallieni, Franchet d'Espérey et finalement Joffre leur demandaient avec insistance de pénétrer dans la ligne ennemie pour réaliser le plan général d'où dépendait le sort de la bataille.

Malgré tout, Maunoury avait, pour sa part, obtenu dans la journée du 6, des résultats conformes aux vues du Haut commandement français. Le coup qu'il avait donné dans le flanc de von Kluck avait été tel que celui-ci, décontenancé, n'avait pu que se retourner vivement. Après s'être dégagé de son imprudente manœuvre vers le Sud, il se décide à consacrer toutes ses forces disponibles à la lutte contre Maunoury. C'eût été une nouvelle faute (car il découvrait von Bülow) si, dans la journée du 6, l'armée anglaise, ayant crevé le rideau de la cavalerie allemande, eut pu venir tendre la main à Franchet d'Espérey en direction de Montmirail vers la Ferté-



Cl. Maurice Meys.)

MARCILLY. — LA ROUTE DE SENLIS À LIZY-SUR-OURCQ

Gaucher. L'effet eût été inouï. Car Bülow, attaqué par le Sud et obligé de s'étirer vers von Hausen, était à bout de forces, ainsi que le révèlent ses propres télégrammes. S'il eût été pris dans le flanc, ce jour-là, par la 5^e armée et par l'armée anglaise, il eût succombé dès le premier jour et l'armée allemande eût été coupée en deux.

La fortune des armes et la force d'endurance et de résistance du soldat allemand en décidèrent autrement. Quelques heures de répit permirent au haut commandement allemand de prendre des mesures qui prolongèrent la bataille de quelques jours et retardèrent la défaite de quelques heures.

ENTRÉE EN LIGNE DES CORPS DE VON KLUCK DANS LA BATAILLE DE L'OURCQ Dans le cours de la journée du 6 septembre, Maunoury a déjà senti les effets de la manœuvre « à renversement » que von

Kluck accomplit dans la nuit du 5 au 6. Il sent très bien que l'ennemi qu'il a en face de lui (le IV^e corps de réserve et la 4^e division de cavalerie), après avoir cédé du terrain, se consolide peu à peu, se renforce, que l'artillerie est de plus en plus nourrie et que la bataille devient plus dure de minute en minute.

A la fin de la journée, il s'est parfaitement rendu compte que l'ennemi porte son effort sur deux points : 1^o sur les hauteurs du confluent de la Marne et de l'Ourcq, c'est-à-dire à Varedes, Chambry, Etrepilly, évidemment pour sauver l'*articulation* des forces qui combattent sur l'Ourcq avec celles qui remontent de la Marne ; et, d'autre part, à l'extrémité de l'éventail, c'est-à-dire vers Acy-en-Multien, Etavigny, Betz, évidemment pour sauver à tout prix ses communications et se garder de l'*enveloppement*.

La bataille allemande se trouve donc composée schématiquement ainsi qu'il suit, le 6

dans la nuit, en vue du 7 matin : A gauche, sur la Marne (Vareddes), une partie des forces qui arrivent du II^e corps ; au milieu, une puissante artillerie tonne et tire sans cesse dans toutes les directions, du haut des plateaux de Trocy ; à droite, les forces dont dispose le IV^e corps de réserve accrues par celles que von Kluck envoie pour protéger ses communications (IV^e corps actif, II^e corps actif, etc.), luttent en s'étendant vers le Nord.

Voyons, d'abord, quelles sont les dispositions de ces forces allemandes au début de la journée du 7 ; car tout va dépendre de leur énergie et de leur capacité de résistance. Nous dirons ensuite comment Maunoury et l'armée anglaise pèsent sur elles pour obtenir, de ce côté, le craquement à droite qui était l'objectif initial de Joffre.

Le capitaine Wirth qui fait partie du 66^e régiment d'infanterie de réserve et qui, par conséquent, appartient au IV^e corps de réserve, est en soutien de ce corps qui s'est battu dans la journée du 6 et qui attend du secours. C'est un homme intelligent, un spectateur avisé. Voici quelles sont ses impressions. Il se trouve en position d'attente, le 6, dans la région du Plessis-Placy, c'est-à-dire au centre même de la bataille, mais un peu en arrière, car son bataillon (1^{er} bataillon du 66^e) n'y prend pas part.

« Le matin du 6 septembre est clair et chaud. Des hauteurs de [Plessis-Placy], on voit au loin, au delà de la région accidentée... C'est seulement vers midi que l'artillerie ouvre le feu. Il fait terriblement chaud et là-bas, devant nous, étendus sur la terre brûlante, les camarades ont beaucoup à souffrir de la soif... Vers 3 heures (le 6) les détachements du corps poméranien (II^e corps, Linsingen) arrivent ; c'est de l'artillerie : les batteries avancent derrière nous, en lignes interminables sur les routes poudreuses. On les place sur nos ailes et, bientôt, les voix profondes des obusiers annoncent que nous pouvons donner la réplique aux nombreux canons lourds français. Vers 6 heures, les Français commencent leur célèbre feu en rafale ; l'enfer semble déchaîné et la terre tremble. Cette artillerie ne produit pas l'effet sur lequel compte l'ennemi. Notre infanterie est bien cachée et s'oppose à quelques tentatives de l'ennemi par un feu destructeur bien réglé. Vers le soir, les régiments d'infanterie poméranien sont aussi arrivés ; ils allongent notre ligne et nous protègent du débordement...

ment... Nous nous installons au Plessis-Placy et nous avalons notre dîner. Impossible de dormir (*dans la nuit du 6 au 7*). Le général-kommando (sans doute le quartier général du comte Schwerin, peut-être von Kluck) s'est établi près d'une grande ferme (sans doute Saint-Euron) où nous cherchons le sommeil. De la ligne de feu, l'écho nous apporte les coups des milliers de camarades veillant pour notre lointaine batterie.

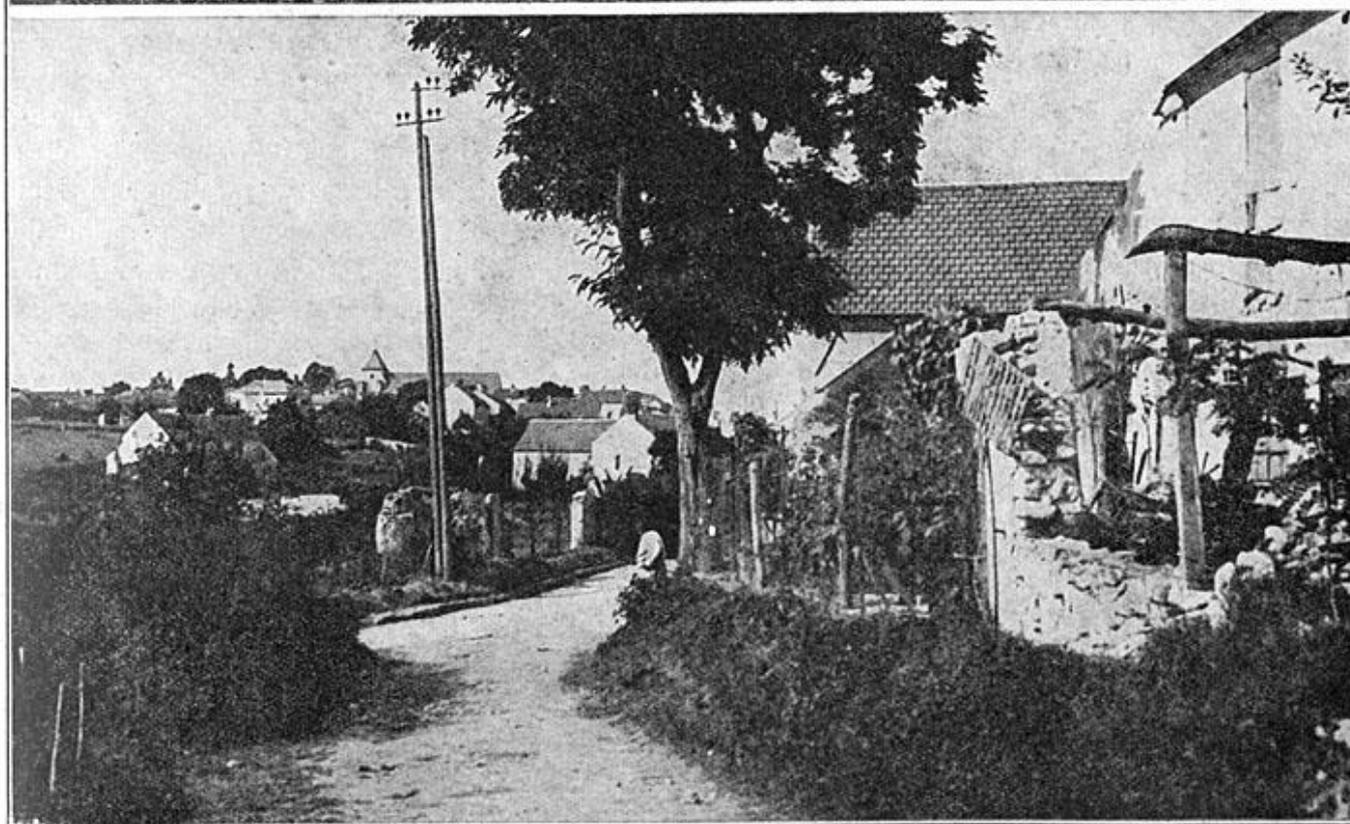
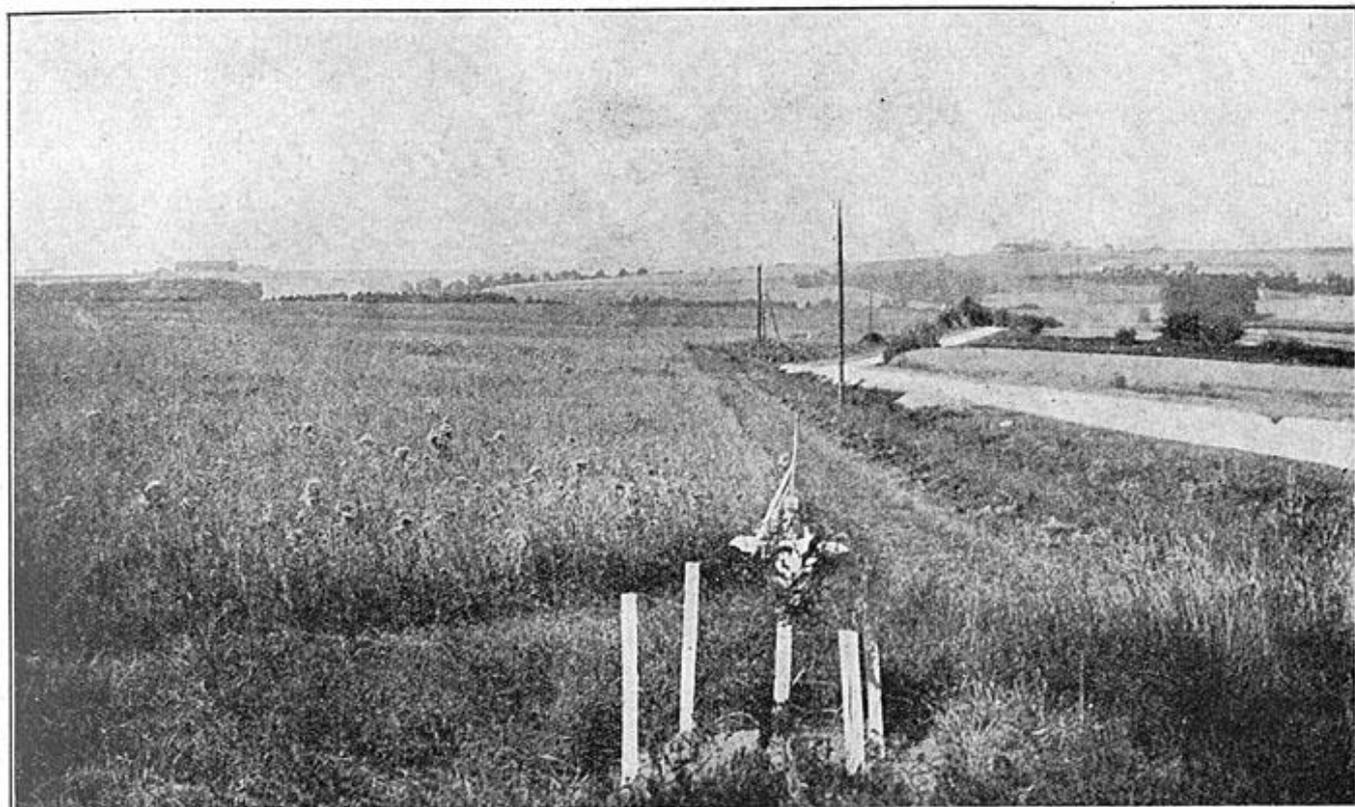
7 septembre. La fraîcheur du matin nous éveille. La lutte d'artillerie recommence exactement à 6 heures. L'ennemi possède beaucoup de canons lourds. Les longues lignes d'infanterie sont absolument invisibles. L'artillerie aussi a trouvé des positions qui l'abritent de la vue. Seuls, le grondement continu, les hurlements et les éclatements décèlent qu'un violent combat est en cours... Vers 10 heures arrivent les premiers régiments du IV^e corps. Je rencontre, par hasard, notre vieux bataillon de Dernburg, du 72^e régiment. Les troupes qui, depuis hier soir, ont marché presque sans arrêt, se reposent. Après une heure de halte, elles avancent pour être placées sur la ligne de feu...

Voici donc l'arrivée des deux corps qui avaient repassé la Marne venant du Sud : le II^e corps (les Poméranien de Linsingen) qui intervient dans la bataille, comme il a été dit ci-dessus, dès le 6 après-midi, et le IV^e corps actif (von Arnim) qui arrive épuisé vers dix heures et qui est porté à droite sur la ligne de feu. Linsingen, au plus près, a pour mission de sauver l'articulation, tandis que von Arnim, accompagné par quelques régiments et surtout par l'artillerie du II^e corps, va plus loin parer à l'enveloppement.

Et voici, en effet, comment, d'après ses propres carnets de route, le IV^e corps intervient au combat. Suivons le récit du lieutenant Löhrich qui paraît bien appartenir au IV^e corps actif :

« Dans la nuit du 6 au 7 septembre, nous avons parcouru le même chemin que nous avons fait en avançant le 3 et le 4.

« La division s'était tout d'abord rassemblée sur la route de Rebais-Saint-Léger et elle avait marché ensuite par Orly, Saacy (sur la Marne), Dhuisy, jusqu'à Coulombs (entre Marne et Ourcq) où on fit une halte d'une heure et demie environ pour manger. Tout l'ensemble de l'artillerie nous passe devant (V. ci-dessus, p. 200). Vers 8 heures, nous étions au-delà des villages de Crouy (sur Ourcq) et de Varinfroy entre lesquels nous franchîmes l'Ourcq, et nous avons avancé dans le voisinage de Rouvres (le IV^e corps passe donc en arrière de la ligne de feu). On n'a pas le temps de s'arrêter ni même de faire avancer les cuisines roulantes. Le colonel et les



PUISIEUX. — LA ROUTE ET LE VILLAGE.

(Cl. Maurice Meys.)

capitaines passent devant à cheval et disparaissent à nos yeux. Nous laissons Rouvres à notre gauche pour demeurer couverts contre l'ennemi à l'ouest et nous avançons en direction de Boullare. La faim se supporte : mais la soif, la soif brûlante ! Un peu à droite, c'est Boullare. Petite halte ! On apporte de l'eau !... En tournant un peu à gauche, nous avons dépassé le village et nous sommes arrivés au nord de la route Boullare-Etavigny. Enfin, arrive l'ordre si longtemps attendu : « Halt ! » Tout le monde se couche. Un quart d'heure de repos ! Comme cela fait du bien !...

« Soudain, voilà le capitaine qui arrive au galop : Signal du combat ! : « Lieutenant Lohrisch, développez la première demi-section sur une largeur de 150 mètres, liaison à gauche avec la 3^e compagnie ; direction de marche « là-bas ! », fait-il en indiquant du bras : « Vous apercevrez bientôt un village, c'est Etavigny. Allez et restez bien à l'aile gauche du bataillon ! » C'est le grand moment de la bataille. *La brigade est placée hors de la ligne Boullare-Etavigny, au sud d'Antilly, pour avancer, par Betz, sur le Bas-Bouillancy.* Notre 3^e bataillon reste en réserve à la ferme Saint-Ouen et entre en lutte contre l'infanterie française qui pénètre dans le bois à l'ouest de la ferme (Saint-Ouen). Le capitaine me tire, encore une fois, à part : « Quand vous serez au haut de la colline, vous serez probablement dans le feu de l'artillerie. Il y aura des pertes, Mais, cela ne doit pas vous préoccuper. En avant ! C'est le mot d'ordre ! » — « A vos ordres, mon capitaine ! » En un clin d'œil, la lassitude de la route a disparu. La mince ligne de tirailleurs se forme et avance bravement. »

Voici donc ceux qui ont tenu dans la journée du 6 et voici ceux qui arrivent pour le combat du 7. Nous verrons, au cours de la journée, d'autres formations déboucher à leur tour. En un mot, von Kluck se jette, au cours de cette journée critique, avec toutes les forces dont il peut disposer sur l'armée Maunoury.

L'ARMÉE MAUNOURY RENFORCÉE, POURSUIT SON OFFENSIVE DANS LA JOURNÉE DU 7 Il est facile de comprendre que cette journée du 7 va être dure pour l'armée française qui a pour objectif de balayer le terrain jusqu'à l'Ourcq et, si possible, au delà de l'Ourcq jusqu'à la Marne. Elle est doré et déjà avertie de la présence de nouveaux corps allemands devant elle. L'ordre d'opérations pour le 7, donné par le général Maunoury dans la soirée du 6, faisait connaître, en effet, que l'ennemi avait été refoulé sur tout le front, mais ajoutait que les forces allemandes

qui s'étaient portées au sud de la Marne *semblaient remonter vers le Nord.*

La 6^e armée avait même pu, par ses propres moyens, mettre une précision plus grande dans ses renseignements et déterminer le point où la manœuvre de von Kluck portait ses troupes sur le champ de bataille de l'Ourcq. Un escadron de cavalerie du 5^e chasseurs (escadron Lepic), faisant partie de la division provisoire Cornulier-Lucinière, avait été envoyé en reconnaissance dès le 7 au matin :

« Après deux tentatives, il s'était trouvé passer entre l'aile droite allemande et une flanc-garde allemande, et il était parvenu ainsi à déterminer la droite de l'ennemi, grâce à un rapide combat mené à pied par cet escadron qui fit quelques prisonniers, dont un *feldwebel* du IV^e corps. Les renseignements fournis par celui-ci furent particulièrement précieux au sujet de la droite allemande, tant à notre 6^e armée qu'à l'Etat-Major du Général Franchet d'Espérey poussant de son côté vers le Nord. » (1) Ce simple incident suffit, en effet, pour établir, aux yeux des chefs, la disposition stratégique de la bataille, le 7 au matin : Maunoury sait, maintenant, qu'il a le IV^e corps actif devant lui, à la droite de l'ennemi. Mais, Franchet d'Espérey apprend qu'il ne l'a plus dans la région d'Esternay et que, par conséquent, il peut foncer vers le Nord.

LA MANŒUVRE D'ENVELOPPEMENT. LE 7^e CORPS A ACY-EN-MULTIEN Ces données étant acquises, Maunoury va renforcer sa droite, autant qu'il le pourra. Il est résulté, pour lui, de cet état de choses, que le 7^e corps devient, plus que jamais, son aile marchante et son instrument de manœuvre.

Ce corps (général Vauthier) tenait, en fin de journée, le 6, le front Puisieux (où s'établissait sa liaison avec le groupe des divisions de réserve du général Lamaze) et Acy-en-Multien. Or, l'ordre général de Joffre pour le

(1) J. Héthay (Général C. L.) : « *Le rôle de la cavalerie française à l'aile gauche de la première bataille de la Marne* », p. 128.



(Cl. Maurice Meys.)

LA FERME NOGEON

7 portait expressément que la marche doit s'exécuter en direction du Nord-Est et que, notamment, la 6^e armée « doit gagner successivement du terrain vers le Nord, sur la rive droite de l'Ourcq ». Dans ces conditions, c'est au 7^e corps qu'incombe la tâche principale.

Galliéni et Maunoury sont même d'avis, qu'en présence des renforts allemands, le front français ne présente encore ni une étendue, ni une force suffisantes pour donner des chances sérieuses de succès à la manœuvre d'enveloppement ; et c'est pourquoi, on appelle à l'aide de nouvelles forces : d'abord, le corps de cavalerie du général Sordet qui vient de Versailles et a été transporté partie par voie ferrée, partie à travers Paris pour se trouver sur le terrain le 7 au matin, va entrer en ligne dans la région de Nanteuil-le-Haudoin ; de même, le général Cornulier-Lucinière, commandant la division de cavalerie provisoire, rattachée depuis la retraite sur Paris à la 6^e armée, reçoit, dans la

nuit du 6 au 7, l'ordre de rallier le corps de cavalerie en direction également de Nanteuil-le-Haudoin.

Pour parer à une menace de mouvement débordant par Etavigny et le bois de Montrolle, dont on a entrevu quelques indices dans la soirée du 6, la 5^e division de cavalerie du corps Sordet prononcera, dès la pointe du jour, par le nord de Bouillancy, une attaque sur Etavigny en liaison avec le 7^e corps d'armée. Quant aux deux autres divisions du général Sordet, qui arriveront de grand matin, par Dammartin, dans la région de Nanteuil, elles chercheront à tourner l'extrême-droite de l'ennemi et à venir l'attaquer sur ses derrières.

Ce n'est pas tout. Pour plus de sûreté, la 61^e division de réserve (général Desprez) est transportée par voie ferrée vers Plessis-Belleville ; de là, elle doit s'acheminer, le plus rapidement possible, par le nord de Silly-le-Long et Sennevières (5 kilomètres nord-ouest de

Bouillancy), pour agir à la gauche du 7^e corps d'armée au mieux des circonstances, en cherchant à déborder toujours la droite de l'adversaire.

En un mot, avant de procéder à la manœuvre, on l'allonge à gauche de façon à viser les communications de l'ennemi et à le bousculer violemment sur l'Ourcq.

Indiquons tout de suite que la bataille de Maunoury va s'étendre également au sud de la Marne, pour donner toute sa force à l'offensive de plus en plus vigoureuse de l'armée britannique.

On n'a pas oublié le rôle de la 8^e division de Lartigue du 4^e corps (général Boëlle) arrivé en renfort, la veille à la 6^e armée. On sait que cette division a été arrêtée dans la région de Lagny pour soutenir, à gauche, l'armée anglaise et pour porter vers Meaux, au sud de la Marne, la menace de flanc qui est toute la manœuvre de Joffre. Cette division qui, dès le 6, a menacé la marche du II^e corps allemand sur la route Coulommiers-Meaux, a ordre d'opérer, le 7, sur la rive droite du Grand-Morin. Se mettant en étroite liaison avec cette armée « afin de lui enlever toute inquiétude pour sa gauche », tandis qu'elle attaque dans la région de Rebais, la 8^e division devra agir efficacement *face à l'Est* entre le Grand-Morin et la Marne, tout en conformant sa marche à celle de l'armée anglaise.

Quant à l'autre division du 4^e corps, la 7^e (général de Trentinian), elle n'est pas encore arrivée sur le terrain. Elle est conservée en réserve d'armée : arrivée à Paris, le 7 dans l'après-midi, elle va être transportée en partie dans les taxis-autos réquisitionnés par le général Gallieni.

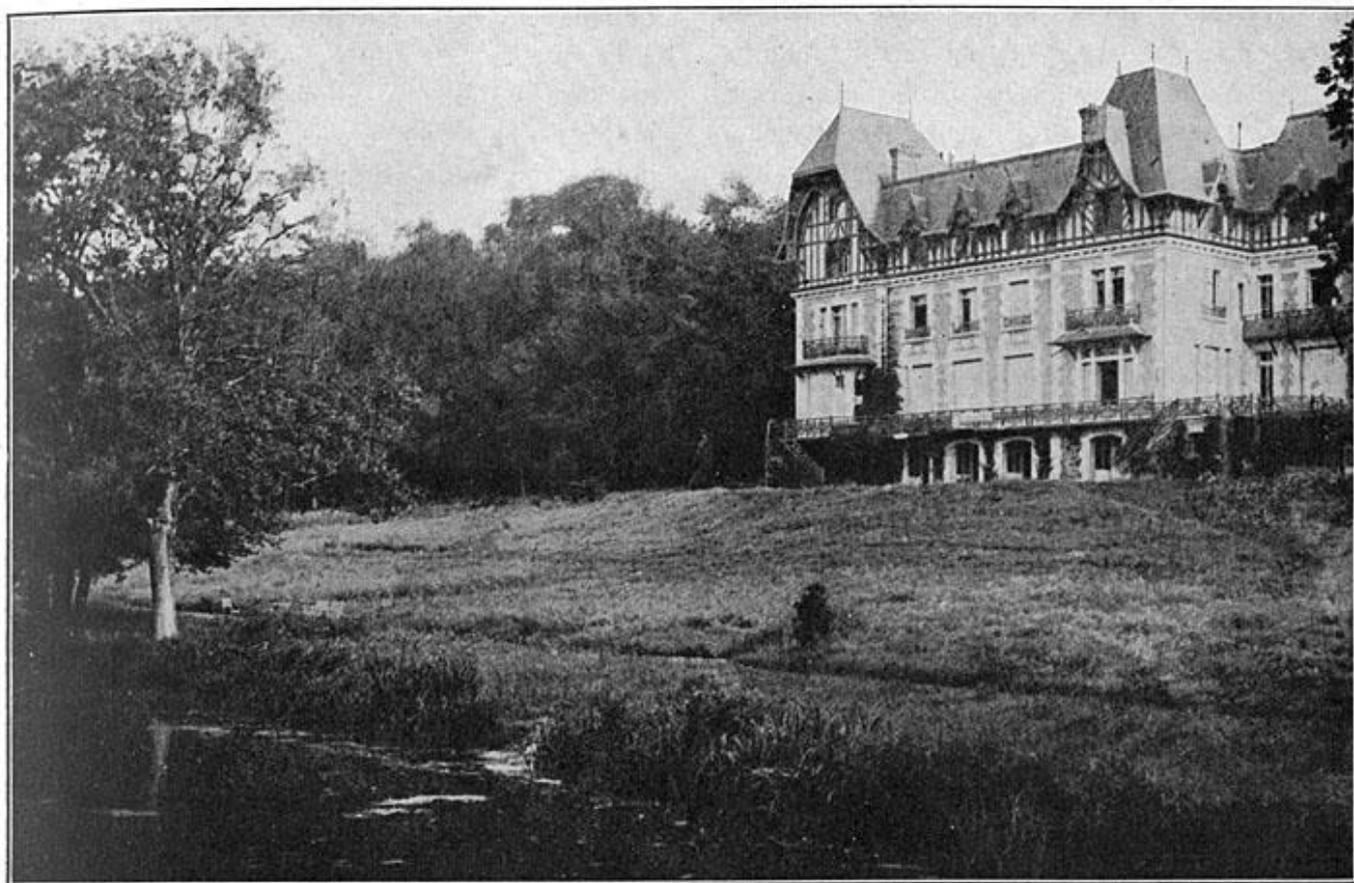
M. Lefas, député d'Ille-et-Vilaine, qui se trouva prendre une part effective à cette opération, a déclaré à un reporter du *Petit Journal* :

— Le 27 août, a-t-il dit, arrivait l'avis discret de renseigner le haut commandement sur les moyens de transport dont Paris pouvait disposer. « Le 1^{er} septembre nous

recevions deux nouveaux ordres successifs : le premier d'avoir à réquisitionner un millier de voitures pour faire des trains de combat régimentaires et de munitions à un et deux chevaux. Dans l'espace de vingt-quatre heures on les trouva. « Le second ordre secret avait pour but de nous faire réquisitionner et tenir en réserve tous les moyens de transport de la capitale, y compris les taxis et de les tenir à la disposition du Gouverneur. On nous recommandait cependant de laisser libre un certain nombre de véhicules nécessaires à assurer l'approvisionnement de la ville. « Le signal de mise en marche ne fut pas donné ce jour-là. « Mais, le 6 septembre à onze heures du soir, sur l'ordre apporté par Petit-Breton de quitter Paris avec tous les taxis disponibles et de les conduire dans une localité qui était désignée, 160 autos étaient en réserve dans différents garages avec leurs conducteurs. Nous nous mîmes en route, réquisitionnant sur le chemin tous les chauffeurs rencontrés... « En dehors de Paris nous rencontrâmes la brigade de dragons du général de Mitry. Cet officier général, pipe aux dents, était radieux de se rapprocher du combat, et ses poilus avaient fière allure. Des chasseurs cyclistes et un certain nombre de régiments d'artillerie suivaient cette brigade. Nous nous arrêtâmes, nous les taxis, dans le village de Gagny où, le lendemain, vinrent nous rejoindre six cents autres véhicules du même genre et, en outre, toutes les autos militaires du gouvernement de Paris, sous la direction du capitaine Roy, de l'état-major du général Gallieni. Il y avait donc environ 1.000 autos. Nous comprîmes que nous n'étions pas très loin du front de combat, car nous entendions assez distinctement non seulement la canonnade mais par instants l'éclatement des obus.

« Les chauffeurs étaient admirables de sang-froid. Ils ne demandaient même pas à manger ou à boire, et pourtant nous étions partis la veille à onze heures du soir. Il était midi, et nous commençons à ressentir impérieusement le besoin de nous réconforter. Heureusement, notre général, prévenu, vint en personne nous apporter des vivres, des pneus et de l'huile pour nos autos, car nous n'aurions pas été loin la nuit suivante. Le 7 au soir, l'ordre parvenait de rejoindre certains points où se trouvaient des troupes, de les faire monter dans les autos et de les diriger sur Nanteuil. Nous transportâmes plus de 5.000 hommes avec nos autos : 1.000 autres nous rejoignirent en chemin de fer, et c'est ainsi que ce point qui avait été occupé par les Allemands put être repris par nous. Le 8, à dix heures du matin, nous recevions l'avis de regagner Paris. « Nous rentrâmes, ignorant absolument si la bataille de la Marne était gagnée. Nous l'espérions bien et nous eûmes la joie de cette bonne nouvelle quelques jours plus tard.

« Nous n'avions coopéré à ce grand acte que dans une mesure modeste. Il est permis cependant, ici, de faire l'éloge le plus grand des chauffeurs et du dévouement de ces hommes âgés, non mobilisables, dont quelques-uns même étaient infirmes, et qui marchèrent jour et nuit pendant 36 heures dans un ordre parfait encadrés uniquement par deux ou trois officiers. Il fallut un jour aller à Paris chercher des pneus et de l'huile. Je me contentai de dire



(Cl. Maurice Meys.)

LE CHATEAU DE BETZ, OU SÉJOURNA L'ÉTAT-MAJOR DE VON KLUCK

à ceux qui partirent : — « Mes braves amis, celui qui ne reviendrait pas commettrait une lâcheté ! » « Pas un ne manqua. (1)

(1) L'incident des taxis ayant obtenu une réelle célébrité, nous croyons devoir reproduire une autre version donnée à ce sujet. M. Courrière remarque, avec raison, qu'il ne faut pas donner à cet incident plus d'importance que le général Galliéni lui en attribuait lui-même.

On a beaucoup discuté sur la question de l'emploi des taxis-autos, aux jours de la bataille de la Marne, ces taxis-autos parisiens qui ont conquis une popularité soudaine en transportant sur le front de bataille les troupes du camp retranché de Paris. Au vrai, on n'a jamais, jusqu'à présent, dit exactement les services qu'ils avaient rendus.

Le général Clergerie, qui était, au moment de l'avance allemande sur Paris, chef d'état-major du général Galliéni, vient de faire un récit complet de cette particularité de la grande bataille. « C'était le 7 septembre, l'armée Maunoury qui, sur l'Ourcq, avait refoulé l'armée de von Kluck, tentait de l'envelopper. Il lui fallait des renforts. Or, dans l'après-midi du 7, une division destinée à l'armée de Paris débarquait dans le camp retranché. L'acheminer par la route ? C'eût été la faire arriver trop tard. Le chemin de fer ne pouvait emporter que 6.000 hommes. Il fallait envoyer les 6.000 autres par un autre moyen. C'est alors que le général Clergerie pensa à employer les taxis-autos. Le général Galliéni approuva son idée. Il y avait 100 taxis dans les dépôts au service du camp retranché. Il en fallait 600, pour 6 heures du soir, à Gagny, lieu d'embarquement. L'ordre de réquisition fut lancé. Les taxis devaient être pris au besoin sur la voie publique. La nouvelle fut vite connue des chauffeurs qui, d'enthousiasme, abandonnèrent leurs clients. A 6 heures, les

Dans l'ensemble, avec la nécessité de combattre à la fois pour l'articulation sur la Marne et pour l'enveloppement en direction de l'Ourcq, la 6^e armée reçoit l'ordre de reprendre l'offensive sur toute l'étendue du front, le 7, à quatre heures du matin. Le 5^e groupe de divisions de réserve attaquera avec la 45^e division sur le

600 taxis désirés étaient au rendez-vous. Le général Galliéni assista à leur départ. Cinq hommes dans chaque voiture qui devait faire deux voyages. On établit un itinéraire d'aller et un de retour, des voitures de secours suivaient l'immense convoi. Les taxis se suivaient à vingt mètres de distance. Des dépôts de pneus et d'essence furent répartis sur leur parcours.

— Il n'y eut que quatre pinces importantes, conclut le général Clergerie dans l'article que publie le *Petit Journal*, et la division entière se trouva disponible dès l'aube du 8 au point voulu.

Et voilà comment les chauffeurs de taxis ont coopéré à la victoire de la Marne. Ils ont assuré le service très dur et même parfois dangereux qui leur était imposé avec un zèle et un dévouement patriotique auquel le général Laude a tenu à rendre hommage par l'ordre du jour suivant :

« Le général directeur des transports du camp retranché de Paris a constaté personnellement sur place, le lundi 8 septembre, avec la plus grande satisfaction, le zèle et l'esprit de dévouement patriotique dont les chauffeurs de taxis-autos ont fait preuve ; malgré leur fatigue, aucun acte d'intempérance n'a été relevé. Le général les en remercie.

front Plessis-Placy jusqu'à la Marne (*articulation*) et le 7^e corps, prolongé à sa gauche par la 5^e division de cavalerie du corps Sordet et soutenu par la 61^e division de réserve cherchera, par Acy-en-Multien et au delà, à déboucher jusqu'à l'Ourcq (*enveloppement*).

LE COMBAT POUR L'ARTICULATION : La 6^e armée prend donc selon les ordres **CHAMBRY-BARCY** reçus, l'offensive pour la troisième fois, à la première heure de la journée du 7 septembre.

A droite, la 45^e division, troupes d'Algérie, général Drudde, renforcée par la brigade marocaine Ditte et éclairée par la brigade de cavalerie Gillet, fait pivot : elle a pour direction générale : Chambry, Lizy-sur-Ourcq, Cocherel.

A gauche, le 7^e corps, qui fait aile marchante, a pour direction générale : May-en-Multien-Coulombs et au Nord.

Dans le groupe des divisions de réserve (général de Lamaze) la 56^e division, partant du front Champfleury-La Raperie, doit continuer à attaquer droit vers l'Est avec la plus grande énergie. But à atteindre en fin de journée : le franchissement de l'Ourcq entre Marnoula-Poterie et Ocquerre. La 55^e division suivra le mouvement de la 56^e division (1).

Suivons, d'abord, l'attaque sur l'articulation, celle de la 45^e division. Voyez sur la carte : les deux objectifs ne peuvent être que Chambry et Etrepilly. Il s'agit en effet, d'enlever la Théroouanne, et ces deux villages forment la clef, l'un de la colline sud, à la cote 139 et l'autre de la colline nord, à la cote 130. Si l'on s'empare d'Etrepilly, on met le pied sur le plateau de Trocy où est installée l'artillerie allemande : c'est la victoire.

Mais, entre ces deux lignes de collines, la Théroouanne se creuse un lit profond ; un pays tout en bosquets, en ravins, en pentes buissonneuses, une route en ligne droite qui, de Meaux à May-en-Multien, suit les plateaux, tombe au fond de la vallée, remonte, retombe

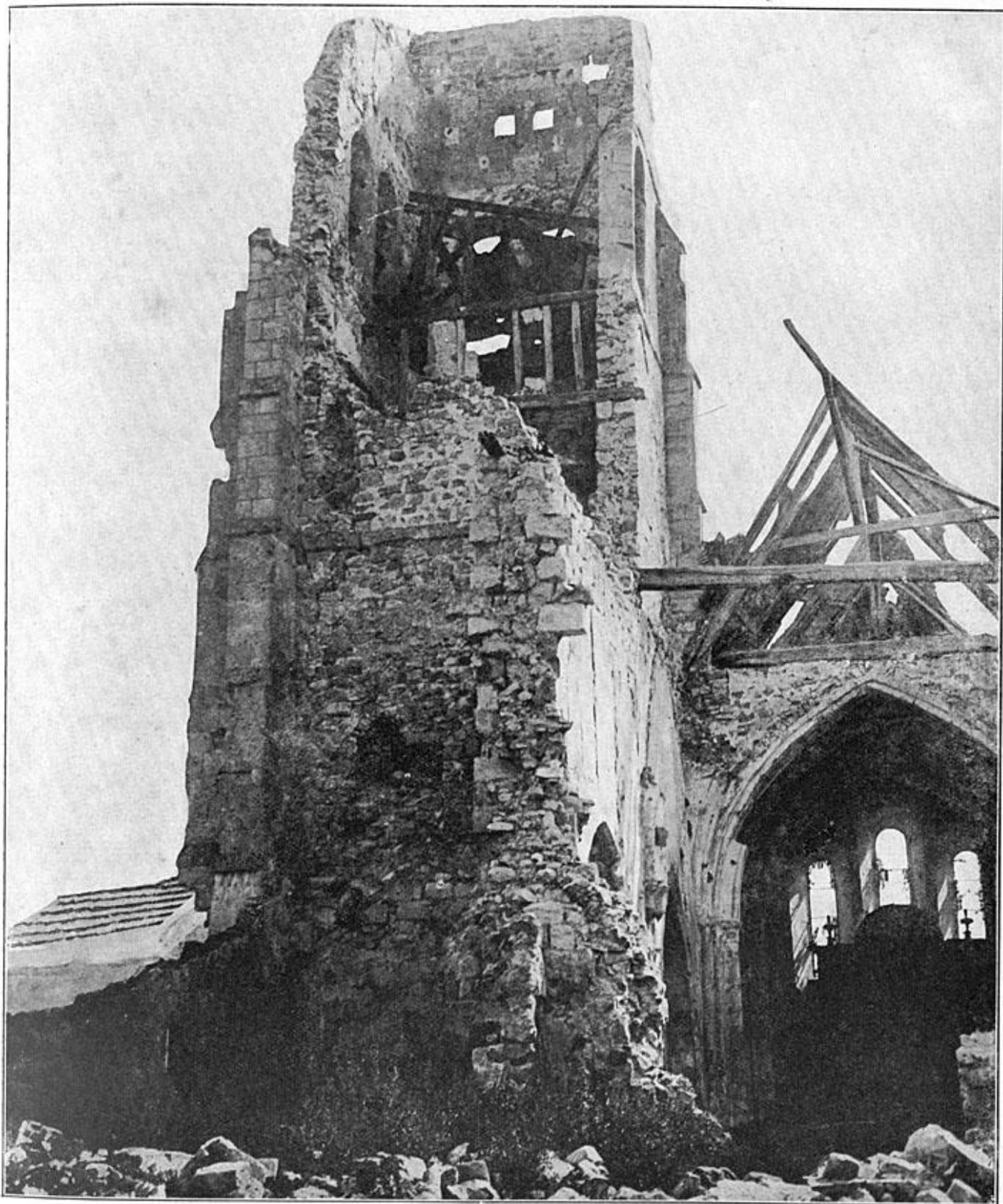
dans trois fonds à Varedes, à Gué-à-Tresmes, à Beauval et remonte encore aux trois sommets à Chambry, à Plessis-Placy et à May-en-Multien, tel est le terrain qu'il faut parcourir pour atteindre le rendez-vous général de May-en-Multien et de Lizy-sur-Ourcq.

Quand la route franchit les plateaux, escortée de sa double rangée de peupliers, on voit la bataille de partout et les artilleries ont beau jeu ; mais quand elle s'enfonce dans les creux, la bataille s'enterre ; elle disparaît en quelque sorte et se localise en faits d'armes particuliers. Mais, remarquez bien les avantages de cette offensive par la route des plateaux : en la suivant, on évite les détours de la Marne ; du premier bond, on dépasse Meaux et, par conséquent, on commande les communications de la portion de l'armée ennemie qui, étant encore au sud de la rivière, fait face à l'armée britannique : si on pouvait franchir, d'un bond, la distance qui sépare Chambry de Cocherel et Coulombs, on serait en vue de Château-Thierry. La première partie du programme de Joffre serait réalisée.

La troupe comprend parfaitement l'importance de l'effort qui lui est demandé ; malgré la fatigue qui l'accable, elle est animée d'un enthousiasme indescriptible. Mais elle n'est pas renseignée sur les difficultés qui l'attendent et qui froncent le sourcil des chefs : car eux, savent que l'armée de von Kluck se masse de plus en plus dense devant eux.

Dès le début des engagements, on sent la lutte très âpre. La 45^e division (général Drudde) a placé ainsi ses deux brigades : l'une, celle de droite (général Trafford) le plus près de la rivière (1^{er} et 3^e régiment de marche de zouaves) ; elle a pour mission d'enlever Chambry et d'endéboucher, à l'Est, pour débayer le ravin de Varedes ; l'autre (général Quiquandon, 2^e régiment de marche de zouaves et régiment de marche de tirailleurs), débouchant de Barcy, doit chercher à passer la Théroouanne vers Brunoy, de façon à contourner à l'ouest le plateau de Trocy et

(1) Général F. de Dartain. *La 56^e division au feu*. Berger-Levrault (1919), p. 114.



(Cl. M. Meys.)

ÉTAVIGNY. — L'ÉGLISE APRÈS LE BOMBARDEMENT

déboucher entre Manœuvre et Vincy-Manœuvre.

Voici donc un objectif bien net pour la 45^e division, c'est le siège du plateau d'Etrepilly, Trocy, Plessis-Placy, à l'Est.

Mais, on ne la laisse pas seule pour accomplir ce difficile exploit. Par un mouvement tournant à travers terre, de plus large envergure encore, la 56^e division essaiera de déboucher plus en arrière autour de ce même plateau. Le général de Dartein qui, la veille, n'a pu sortir de la ferme Champfleury, fera contourner ce plateau par les fonds, la 112^e brigade (général Cornille) marchant sur Etrepilly par les pentes des deux rives de la Théroanne, et la 111^e brigade (colonel Bonne) se portant, avec le 66^e bataillon de chasseurs, sur la ferme de Poligny par le ravin qui porte le même nom. On peut espérer que l'ennemi, menacé d'être tourné des deux côtés, cédera pied et abandonnera le plateau.

Voici brièvement les résultats du premier élan offensif dans la matinée : La 45^e division s'empare de Chambry, en débouche, mais est arrêtée sans pouvoir atteindre les hauteurs bordant le canal de l'Ourcq à l'ouest de Varedes ; la brigade Quiquandon est arrêtée, à sa gauche, au moment où elle débouche de Barcy sans même pouvoir atteindre le creux de Gué-à-Tresmes ; à sa gauche, elle débouche de Barcy jusqu'à la cote 124, à proximité de la Raperie ; mais, là encore, elle est arrêtée avant d'avoir atteint la route d'Etrepilly.

A la 56^e division, la 112^e brigade (350^e colonel de Certain) atteint Etrepilly vers onze heures et y pénètre : c'est le pied sur le plateau. Mais, des maisons et des tranchées au nord et au sud de la localité, elle est accueillie par des feux très nourris ; le combat se poursuit avec acharnement dans les rues du village jusque vers quatorze heures, heure à laquelle, bien que renforcé par un bataillon de chasseurs, le régiment est rejeté par une contre-attaque.

Quant à la 111^e brigade, elle a bien gardé les bords du plateau de Champfleury et est arrivée auprès de la ferme de Poligny ; là, elle

tient bien sa liaison avec le 7^e corps : mais elle est arrêtée, elle aussi, dans le ravin et ne peut enlever la ferme.

Partout, on tient ; mais on n'avance plus. L'ennemi reste ferme sur le plateau d'où il canonne à vue les masses qui l'assiègent. L'après-midi s'écoule. Il est seize heures. La journée est d'une chaleur accablante. Les troupes s'étonnent de la résistance qu'elles rencontrent...

Avant de reprendre, avec elles, la fin de cette terrible journée, donnons, d'après les témoins quelques traits de la lutte qui a maintenu l'élan des troupes dans les contre-bas du redoutable plateau.

LA BATAILLE D'ARTICULATION D'APRÈS LES TÉMOINS, LE 7 D'abord l'attaque de gauche sur les pentes de Barcy sur lequel s'est massée, peu à peu, l'artillerie allemande.

«... La 45^e division, commandée par le général Drudde, était mise à la disposition du général Maunoury. Le 6 septembre, le 2^e zouaves (auquel appartient l'auteur du récit) arrivait, fatigué par une marche longue et pénible, à l'extrémité sud du village de Barcy... A quatre heures du matin (le 7), rassemblement devant les maisons abandonnées. Les étoiles disparaissent lentement : c'est l'aube d'une belle journée. A quatre heures et demie, le régiment se met en route prenant la direction du Nord. Le bruit du canon se rapproche. Cette fois, les hommes, qui se demandaient quand ils verraient l'ennemi, ne sont plus sceptiques sur la rencontre avec lui...

« Les réflexions sont interrompues par l'arrivée de trois obus, qui viennent éclater à 200 mètres en arrière de nous. « Halte ! » ordonne le commandant d'Urbal qui appelle à lui les commandants de compagnie : on se croirait à la manœuvre. Cependant les obus tombent déjà beaucoup moins loin. Les ordres du chef de bataillon ont été brefs. Notre capitaine revient et réunit les sous-officiers : — « Les Allemands, dit-il, occupent la cote 137 au nord de Barcy. Nous devons nous accrocher à eux en nous avançant le plus possible et les empêcher, coûte que coûte, de gagner du terrain »... A la corne du chef de bataillon, on reprend la marche en avant, les compagnies en losange. Les obus passaient au-dessus de nos têtes et ne nous touchaient pas... Soudain, ce sont des sifflements auxquels il n'y a pas à se tromper : les balles nous arrivent. En quelques secondes, nous sommes déployés en tirailleurs et nous allons de l'avant. Mais le feu de l'ennemi devient vite intense ; les mitrailleuses commencent à se démasquer. Plusieurs des nôtres sont déjà blessés. Nous



(Cl. M. Moys.)

BAS-BOUILLANCY. — LES SOURCES DE LA GERGOGNE

nous jetons dans un champ de luzerne et nous entamons la marche rampante. Le feu redouble de violence et aussi de précision ; le capitaine Imbert est atteint d'une balle en pleine poitrine. Le commandant d'Urbal est magnifique de sang-froid. La canne à la main, debout en arrière du bataillon, il dicte ses ordres en fumant sa pipe. Il est repéré ; un feu nourri est dirigé de son côté et il ne tarde pas à être tué d'une balle dans la tête... A ce moment, nous nous exaspérons ; nous attendons le secours de l'artillerie bien lent à venir. Ce n'est qu'assez tard qu'une de nos batteries commence à se faire entendre et cela nous met du baume dans le cœur. Grâce à sa protection, nous allons gagner du terrain... Aussi quelle n'est pas notre surprise quand nous recevons l'ordre de nous porter à 400 mètres en arrière à l'abri d'une croupe qui nous dissimule à la vue de l'ennemi... La nuit est tombée... On nous apprend que nous allons attaquer Etrepilly... »

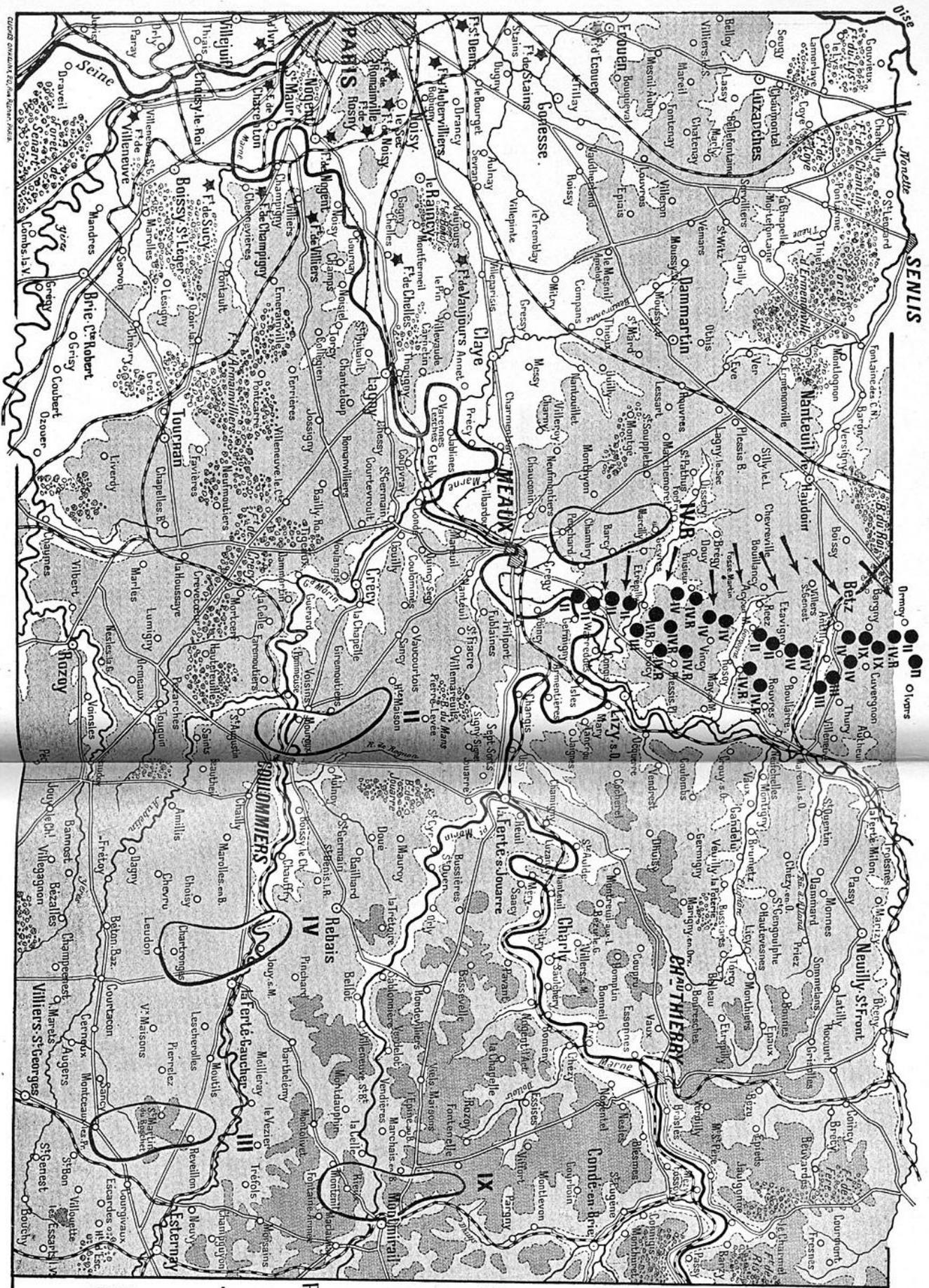
Voici donc la première partie de la journée du 7 autour du plateau de Barcy. Jusqu'à l'arrivée de l'artillerie, l'offensive de la 45^e division est enrayée.

Nous avons le tableau de ce qui se passe sur le même point dans le camp allemand : c'est l'image identique, mais renversée.

« Le 7 septembre, la fraîcheur du matin nous éveille, écrit sur son carnet le capitaine Wirth du IV^e corps de réserve. La lutte d'artillerie recommence exactement à six heures... Les pertes à l'avant augmentent, surtout à cause de l'usage que fait l'ennemi de ses pièces d'artillerie lourde et des canons de marine et de forteresse à longue portée. Les blessés viennent se faire panser au Plessis-Placy... Vers le soir, la lutte d'artillerie redouble d'intensité. Le feu en rafales reprend. Nos lignes supportent patiemment cette bénédiction du soir. Mais, cette fois, elle ne s'arrête pas : le feu est continué très tard dans la nuit... »

Le rôle de l'artillerie est, comme on le voit, capital dans cette première partie du combat. L'artillerie allemande massée sur le plateau de Trocy, contient, pour le moment, l'élan des troupes françaises.

Il est intéressant d'être renseigné précisément sur la situation et le rôle de cette artillerie. Rien de plus précis, à ce point de vue, que le récit du capitaine Hermann Richter. Celui-ci appartient à ces formations d'artillerie du IV^e corps actif qui ont quitté le front sud de

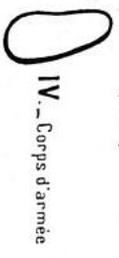


LA RIPOSTE
DE

VON KLUCK

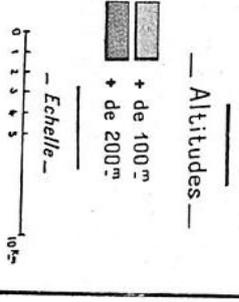
Attaqué par l'armée Maunoury, Von Kluck rappelle ses troupes aventurées au Sud de la Marne. Il doit renforcer d'abord son articulation vers Troy et Vaux et ensuite son aile droite vers Betz et Nanteuil-le-Haudouin.

Positions le 5 Septembre (soir)



Positions le 8 Septembre (soir)

- IV. Régiment appartenant au IV^e Corps d'armée.
- Direction d'attaque d'une division française.
- Altitudes —
- + de 100 m
- + de 200 m



la Marne dans la journée du 6 et qui, après avoir marché toute la nuit, entrent en ligne sur le plateau de Trocy dans la matinée du 7.

...« Nous sommes au sud de Trocy, à environ 200 mètres en arrière de la crête en position de feu couverte, dissimulés derrière un hangar rural et des meules de paille.

Près de nous, trois batteries du IV^e corps de réserve ; derrière nous, les batteries de la 8^e division de réserve du même IV^e corps de réserve ; à l'Est, l'artillerie du II^e corps est en action depuis l'après-midi d'hier... A peine sommes-nous sur le terrain et le téléphone est-il posé, que la bataille commence ; il est six heures et demie du matin. Disparue la fatigue, disparues la faim et la soif, disparue la pensée d'une nuit sans sommeil : la joie du combat s'empare de nous. Oh ! qu'il nous soit donné d'asséner, avec nos canons du IV^e corps, la décision dans la lutte qui dure déjà depuis deux jours. A première vue, il y a sur le terrain, nous compris, environ 500 à 600 canons faisant comme un cercle d'airain autour de cette crête qui tient Paris immédiatement sous son commandement. J'attends l'appel téléphonique comme une délivrance. Il arrive ; et, deux minutes après, nos obus vont vers l'ennemi comme un salut matinal... »

Le capitaine donne un récit extrêmement émouvant de l'effet produit, dans l'armée allemande, par le feu de l'artillerie française. En voici quelques extraits :

« Mais qu'est-ce ? Un hurlement et un sifflement perçant comme nous n'en avons jamais entendu, traverse

l'air et à cinq pas devant le hangar, un éclatement formidable, comme si la crête était déchiquetée en mille morceaux ; puis une fumée épaisse répandant une odeur nauséabonde vient vers nous. Ce doit être des canons d'un bien lourd calibre. Et avant que nous ayons rassemblé nos esprits, un hurlement de quatre sons à la fois, un éclatement secouant la terre et d'innombrables balles et projectiles déchirent le champ de betteraves à cent pas

devant nous... Nous regardons stupidement l'horrible tableau. Aucun ordre n'arrive plus ; le fil téléphonique est arraché... Au moment où je vais donner un ordre, la parole meurt sur mes lèvres. Voici encore le hurlement sinistre qui grandit dans l'air, qui s'approche. Chacun joint involontairement les mains et une courte prière à Dieu, notre Seigneur, s'échappe de nos lèvres tremblantes. Chacun cherche un abri derrière les canons, dans une tranchée à fleur du sol. L'effroyable rafale tombe sur la 5^e batterie placée à notre droite... On se croirait dans le gouffre de l'enfer... C'est un miracle que nous soyions encore en vie... Les heures se succèdent. On s'habitue peu à peu à l'inférieur vacarme. Les coups continuent de tomber sans interruption. Il n'y a pas une seconde de calme. Quand on pense que



SOLDATS ALLEMANDS
POSANT UNE LIGNE TÉLÉPHONIQUE

être, croisent leurs feux!... Il est midi. Le soleil est brûlant. Pas de repos. Les ordres se succèdent... Soudain arrive l'ordre de changer de position. Dans ce feu d'enfer ! Mais c'est un suicide ! On finit par apercevoir la batterie française. « Nous avons déniché les compagnons ! » crie le capitaine. Et bientôt nos obus vont tomber au milieu des Français et les mettent en fuite... Après une demi-heure, l'ordre est donné de changer encore une fois de position... On traverse le village au grand trot par la route qui mène au village d'Étrepilly dans la vallée... Bientôt la rafale ennemie nous retrouve. Elle nous poursuit. Nous sommes pris par un tir de flanc... Là, devant nous, à 5 ou 600



RÉEZ — BAS-BOUILLANCY

mètres seulement, apparaissent des formes sombres et, dans le terrible craquement, on entend la mélodie chantante des balles d'infanterie. On charge fébrilement ; on tire fébrilement ; entouré de mille sortes de morts, dans une vraie chaudière infernale, nous tirons sans cesse coup sur coup, jusqu'à ce que nous ayons repoussé l'ennemi à 1400 mètres... Soudain, le sifflement si particulier des balles de l'infanterie. C'est l'ennemi qui revient à la charge. Commandement : « Tirer sur la colonne d'attaque dans le ravin de la vallée où elle s'avance à couvert jusqu'à ce qu'on l'ait repoussée à 2800 mètres ». Mais, nous ne pouvons repérer la batterie qui nous accable de ses coups. Elle doit être établie sur les pentes boisées de la hauteur de l'autre côté (c'est exact, les batteries françaises sont vers Pringy). Il est six heures du soir... Mais voilà l'ordre de la brigade qui arrive : « Profiter de l'obscurité pour regagner notre ancienne position. » Et nous retournons en arrière vers Trocy... Le village d'Étrepilly reste entre nos mains. Pourvu que le IX^e corps arrive demain matin pour compléter notre victoire !... »

Les choses vont se modifier au cours de la nuit qui commence. Nous dirons, tout à l'heure, la fin de la journée et la reprise d'Étrepilly par les troupes françaises.

LA BATAILLE Il faut, auparavant, suivre la bataille vers la gauche et dire comment les choses

se sont passées, dans la matinée, pour le 7^e corps et pour les forces chargées avec lui de la tentative d'enveloppement par le Nord.

Le 7^e corps reconstitué à deux divisions se trouvait établi, le 7 septembre au matin, parallèlement à l'Ourcq, à cheval sur la Gergogne, sur la ligne générale : Bouillancy, Acy, ferme-Nogéon, Fosse-Martin, Puisieux. Le quartier général était à Brégy. Le simple examen de la carte suffit pour faire comprendre le progrès accompli, dans la journée du 6, et les infiltrations qui s'étaient produites dans la nuit du 6 au 7. Si l'on considère le point de départ, à savoir la région de Dammartin, on voit quel était le chemin parcouru. Visiblement l'éventail se refermait sur les forces allemandes défendant la rive droite de l'Ourcq. L'aile marchante gagnait du terrain.

Le souci était grand dans le camp allemand. Le IV^e corps de réserve tiendrait-il jusqu'à l'arrivée des autres corps de von Kluck ? « Question grosse de conséquences et peut-être de la destinée de la guerre », observe un écrivain allemand.

Le 7^e corps avait reçu l'ordre de continuer sa marche en avant vers l'Ourcq et on l'appuyait, comme nous l'avons dit, par la 61^e division de réserve plus au nord, et, plus au nord encore, par les divisions du corps de cavalerie Sordet, qui arrivaient successivement pour prolonger le front français vers les communications de l'armée allemande.

Au début de la journée, tout s'annonce bien pour le 7^e corps.

Le général Vauthier a lancé son corps à l'attaque des rudes pentes de la vallée de la Gergogne, de Rééz à Acy-en-Multien. C'est Acy-en-Multien qui devient le nœud de la bataille : c'est là que l'on doit aborder la troisième crête dont la possession rendrait l'offensive française maîtresse de la vallée de l'Ourcq. L'infatigable 14^e division (général de Villaret) mène le train au centre. Elle aborde de face les pentes de la riviérette, tandis que l'ennemi, bien retranché, l'accable de ses feux du haut du plateau d'Etavigny-Acy. Le tir des mitrailleuses décime les rangs de ces braves régiments montant à l'assaut. Le colonel Bonfait, qui commande le 42^e régiment, le commandant de Pirey, qui a pris le commandement du 60^e, sont mis hors de combat. Nombre d'officiers succombent.

A la 63^e division de réserve (général Lombard), division qui fait corps avec la 14^e division active, les pertes ne sont pas moins lourdes. Le lieutenant-colonel Augier, qui commande le 238^e, a reçu trois blessures. Presque tous les chefs de section sont tués ou blessés. Un temps d'arrêt se produit.

Cependant les résultats obtenus dans la matinée paraissent se consolider par une brillante offensive de la 14^e division et en particulier du 35^e régiment (colonel de Mac-Mahon).

« A sept heures, dit un document, le régiment prend l'offensive en cherchant à s'emparer de la hauteur Nord de la route Bouillancy-Acy, en contournant ensuite Acy par le Sud. A neuf heures, le 1^{er} bataillon prend pied sur les hauteurs sud d'Acy ; mais il est obligé de les évacuer sous les rafales de l'artillerie allemande. A onze heures, le 1^{er} bataillon tient la croupe au nord de la route Rééz-Acy avec des fractions du 47^e chasseurs. Le régiment

se reporte à 800 mètres sud-est de Bouillancy et organise la position. A seize heures, offensive générale. Le régiment marche sur Acy par la rive gauche de la Gergogne... L'ennemi est contenu et refoulé ; le combat cesse à la nuit. Le régiment bivouaque sur la ligne Bouillancy-Rééz. Il a à sa gauche le 42^e, à sa droite les éléments de la 63^e division d'infanterie de réserve à la ferme Nogeon. »

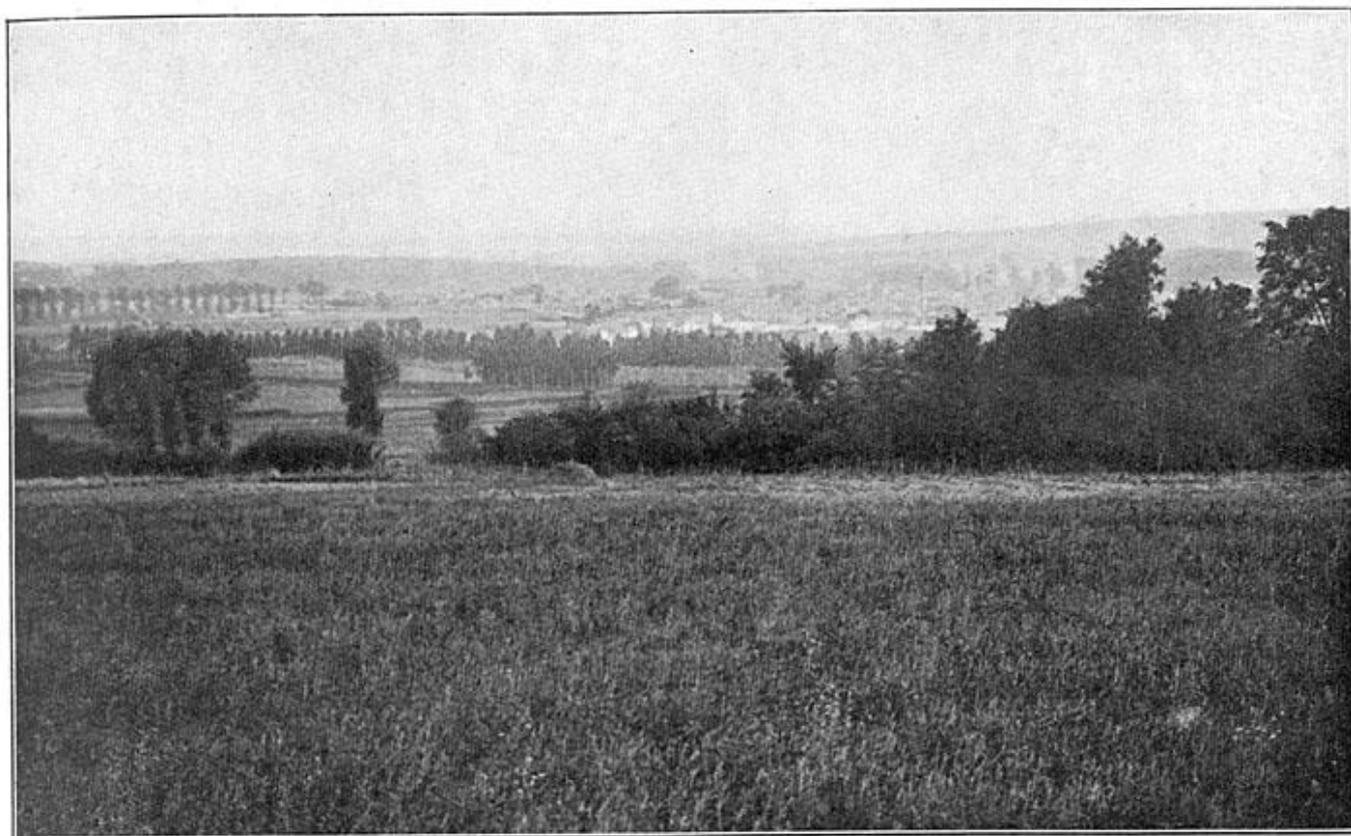
La 63^e division (général Lombard), maîtresse de Puisieux, a rencontré une vive résistance à Fosse-Martin. Près de la ferme Nogeon, incendiée par l'artillerie ennemie, le soldat Guille-mard, le caporal Michalet, du 298^e et le sergent Fabre, du 4^e génie, enlèvent de haute lutte le drapeau du 36^e fusiliers de Magdebourg (IV^e corps, 8^e division).

Au cours de cette rude journée, le 7^e corps a eu à subir l'entrée en ligne des renforts allemands arrivant du sud de la Marne et, s'il n'a pas pu rejeter ces forces nouvelles dans l'Ourcq, du moins il les a empêchées de déborder notre front et même, ainsi que l'indiquent les carnets de route allemands, les a fortement ébranlées.

C'est l'impression que donne nettement le récit du capitaine Pelade du 298^e d'infanterie, de la 63^e division qui, opérant à droite de la 14^e division, faisait la liaison avec les divisions de réserve du général Lamaze :

« Le régiment fut d'abord placé en formation de combat *face à l'Est* le long de la côte de Brégy à Fosse-Martin. En minces colonnes de demi-sections, nous reprenions la marche en avant, le 246^e était devant nous et venait de faire halte. Nous le rejoignîmes bientôt sur la crête au sud de Fosse-Martin... Nous avons, comme point de direction, le village de Vincy-Manœuvre ; nous devons laisser Puisieux sur notre droite. Je ne me souviens plus par suite de quelles circonstances ma compagnie se trouva en tête d'une des deux colonnes formées par le régiment. Dans tous les cas, notre progression était facile. Nous sentions en nous une sorte d'allégresse. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à une route transversale venant de Puisieux et se dirigeant vers le nord sur la ferme Nogeon.

« C'est à partir de cette route que les difficultés commencèrent... Vers dix-huit heures, le lieutenant-colonel And-lauer, commandant le 305^e, arrivait et, après un moment d'entretien avec le lieutenant-colonel Dupont, la marche sur Vincy-Manœuvre était décidée. Remontant un peu vers le Nord, en suivant la route de Nogeon, nous faisons un à droite en nous dirigeant vers la ferme de Maulny. La nuit venait... »



LA CUVETTE DE VAREDDES

En somme, malgré les renforts allemands, il y avait progrès. Tout permettait d'espérer un résultat satisfaisant quand, selon la volonté du général Maunoury, toutes les divisions ayant atteint les crêtes vont donner ensemble pour enlever le succès. On sentait l'ennemi partout ébranlé. Les carnets de route allemands nous apprennent la position extrêmement critique des corps épuisés par de longues marches et par trois jours de combat.

Mais un événement fâcheux se produit à l'extrémité nord du champ de bataille, précisément par l'intervention de nouvelles troupes allemandes appartenant au II^e corps allemand et rend, pour un instant, confiance à l'ennemi.

Nous avons suivi la marche du IV^e corps allemand et d'une partie du II^e corps suivant le champ de bataille en arrière de la ligne de feux par Rouvres, Boullare, Antilly, cherchant à nous déborder par l'extrême-gauche. Nous l'avons vu, malgré son état de fatigue

extrême, se ranimer à la voix de ses chefs et se précipiter au combat. Or, d'autres forces, appartenant à la 4^e division d'infanterie du II^e corps, arrivent sur le terrain en fin de journée. Ainsi von Kluck a constitué pour la défensive, sinon pour l'offensive, une masse où il a réuni tout ce dont il pouvait disposer. Le sort de ses communications l'inquiète et la manœuvre d'enveloppement du général Joffre devient sa grande préoccupation. Ces forces en luttant pour ne pas se laisser déborder par notre 7^e corps, trouvent devant elles une division de réserve, la 61^e qui, elle-même, au prix de fatigues inouïes, est arrivée à la gauche extrême de la bataille française où elle se trouve, d'ailleurs, sans appui vers le Nord, puisque les divisions de cavalerie sont encore sur la route de Nanteuil-le-Haudoin; un peu inexpérimentée, elle est surprise, en vérité, de se trouver ainsi, inopinément, un des pivots de la bataille.

Cette division (général Desprez) avait été

transportée jusqu'à Plessis-Belleville par voie ferrée, tandis que son artillerie suivait par voie de terre. De Plessis-Belleville, la division se porte, par Sennevières, à la gauche du 7^e corps d'armée. Ses ordres sont d'attaquer dans la direction du bois de Montrolles et Etavigny. C'est donc elle qui prend, maintenant, l'aile marchante pour la manœuvre de l'enveloppement. Malgré l'état précaire où la mettent la pénurie des cadres et les premières épreuves subies sur la Somme, où la division avait déjà combattue dans les rangs de la 6^e armée, elle s'engage favorablement et enlève le bois de Montrolles.

C'était juste la menace directe sur les communications de l'armée allemande. L'artillerie divisionnaire est en batterie au sud de Villers-Saint-Genest et, de là, commande la route de Betz à la Ferté-Milon. Mais sans, peut-être, s'en rendre compte, la 61^e division de réserve est tombée sur le centre même de la résistance ennemie ; car c'est à la Ferté-Milon que von Kluck, après les reculs du 5 et du 6, a finalement établi son quartier général.

Le commandement allemand sent le péril. Les réserves dont il dispose, les troupes qui surviennent, il les jette sur ce point dont il a discerné l'importance capitale. C'est la minute critique. Si le corps de cavalerie français eût pu prêter main-forte à la 61^e division de réserve, peut-être le résultat cherché par Joffre eût-il été obtenu et l'ennemi eût-il été débordé et tourné. La Ferté-Milon est la clef de Château-Thierry.

Von Kluck a vu le péril. Artillerie et infanterie sont jetées au barrage au devant de la 61^e division de réserve. Au moment où elle débouche sur le terrain découvert qui monte vers la ferme Saint-Ouen, terrain sur lequel l'ennemi s'est retranché, le 316^e tombe sous des feux violents d'artillerie et de mousqueterie. Il s'arrête. Une forte contre-attaque à la baïonnette le rejette dans le bois de Montrolles où les Allemands le suivent. Le mouvement de recul entraîne les troupes qui opéraient au sud et au nord du bois. « Le capitaine Roux, qui

commande le 5^e bataillon du 318^e, est mortellement atteint ; le lieutenant Jonas est également frappé ; des hommes tombent, nombreux. Petit à petit, des fractions reculent... Le 264^e et 265^e régiments tentent d'avancer par des charges à la baïonnette. Quatre fois de suite, ils sont enlevés sous une grêle de balles ; mais toutes leurs attaques sont brisées par le feu adverse » (1).

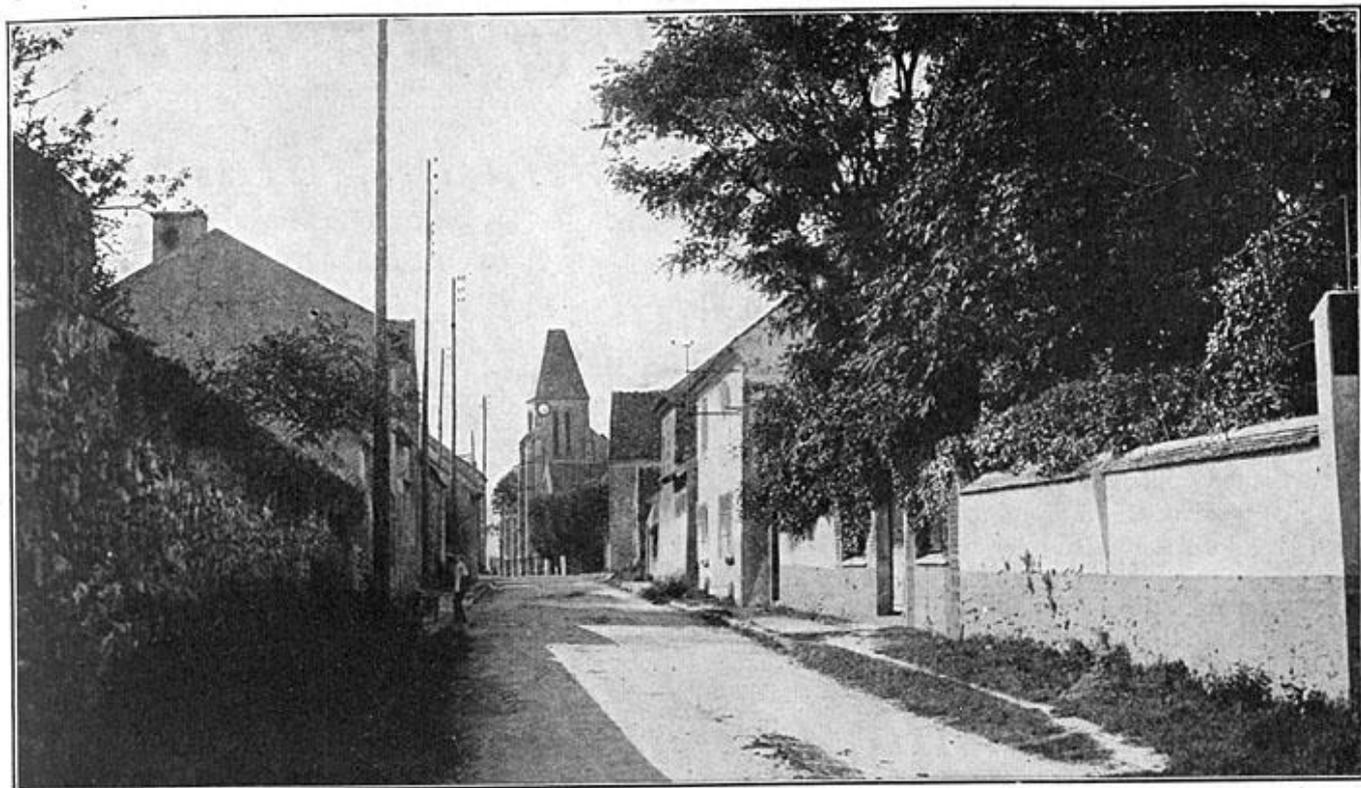
L'intervention des réserves fait marquer un temps d'arrêt à l'ennemi ; mais, à la tombée du jour, une nouvelle poussée détermine le reflux jusqu'à Villers-Saint-Genest. Ce n'est qu'à environ deux kilomètres à l'ouest de Nanteuil que les troupes sont remises en mains et forment leurs bivouacs à l'abri des avant-postes. De ce trou qui se produit soudainement à l'extrême gauche de la ligne française, les plus graves conséquences eussent pu résulter. Un contre-débordement allemand pouvait se substituer à la manœuvre de Maunoury et la retourner contre nous. C'est à l'heureuse intervention d'un homme du plus rare coup d'œil militaire et dont la carrière prendra bientôt son essor, le colonel Nivelles, qu'est dû cet heureux résultat :

« Dès le 7 au soir, raconte un des hommes qui commandaient ce secteur, la résistance opposée par l'ennemi fut acharnée ; elle devait durer jusqu'au 9 septembre inclus. Il en résulta des combats ininterrompus, de jour et de nuit, des actions d'artillerie très vives et prolongées, sans que le 7^e corps qui se trouvait à l'extrême-gauche, pût progresser.

« Toutefois, grâce à l'artillerie du corps, qui fut appelée à soutenir tantôt la division de droite, tantôt celle de gauche, aucun recul ne se produisit dans nos lignes, puisque le quartier général du 7^e corps et le poste de commandement furent toujours maintenus à Brégy, point très avancé où le général Vauthier était arrivé le 6 septembre accompagnant les troupes jusque dans les combats d'avant-garde.

« Cependant, un incident dont la solution fut tout à l'honneur du colonel Nivelles, se produisit sur le terrain de la division de droite, division de réserve (la 63^e division) encore incomplètement aguerrie et dont les cadres avaient subi des pertes sérieuses. Impressionnés par la violente canonnade allemande qui avait mis Puisieux en flammes, inquiétés par les effets du feu de l'artillerie ennemie qu'ils attribuaient à la nôtre, (des confusions

(1) V. Courrières, *op. cit.* p. 61.



UNE RUE DE VAREDES

semblables causées par l'explosion des projectiles allemands, avec gerbe arrière, furent fréquentes au début de la guerre), les hommes de plusieurs compagnies fléchirent et se replièrent contre la volonté de leurs chefs.

« Le colonel Nivelles qui avait, peu de temps auparavant, mis sur roues deux groupes de l'artillerie du corps, par un bond dans la direction de Puisieux, s'était porté en avant pour sa reconnaissance. Voyant le danger et, avec une superbe audace, il porta ses deux groupes en avant, au delà de la ligne d'infanterie qui reculait, mit en batterie et ouvrit un feu rapide à 2000 mètres.

« Cette subite et audacieuse intervention, ce mépris du danger, cet exemple de volonté et de ténacité rendit le calme aux esprits. L'infanterie s'arrêta, revint sur ses pas et put, grâce à la rapidité avec laquelle la crise fut dénouée, sans que l'ennemi ait pu profiter de ce désarroi momentané, reprendre les positions qu'elle avait abandonnées et qu'elle sut conserver par la suite ; on put même reconstituer une réserve de deux bataillons. L'artillerie qui s'était trouvée, ainsi, en avant des lignes, sans protection, dans une situation critique, put alors être ramenée progressivement dans une position normale.»

D'ailleurs, l'ennemi, épuisé lui-même par de longues journées de marche, n'a pas la force de prolonger la poursuite ou peut-être n'a pas eu conscience de son succès. C'est ce qui résulte de deux carnets de route allemands, dont l'un

émane du II^e corps et l'autre du IV^e corps. A la 61^e division, on apprit, le lendemain, que certains éléments qui n'avaient pas suivi le mouvement de recul et qui avaient tenu dans le parc du château de Betz, n'avaient pas été inquiétés et qu'ils avaient passé tranquillement la nuit à Boissy, à huit kilomètres en avant de Nanteuil-le-Haudoin.

Kietzmann, du II^e corps, écrit sous la date du 7 septembre :

« Vers Acy-en-Multien, se déroula une bataille dans laquelle nous nous trouvâmes sous le feu des obus ennemis et où nous eûmes beaucoup à souffrir... Notre artillerie n'était pas à la hauteur de l'artillerie ennemie que nous avions en face de nous... »

(Allusion évidente à l'effet produit par l'artillerie Nivelles).

Lörhish, du IV^e corps actif, a été blessé aux environs d'Étavigny. Il donne une précision très intéressante sur l'entrée en ligne de la 61^e division de réserve :

« La journée nous amène de nombreux moments émouvants. Une fois, nous courons le risque d'être pris de flanc

par le côté droit (c'est bien le mouvement débordant) dans la tranchée (preuve que von Kluck avait organisé le terrain), par des tireurs ennemis. Mais notre commandement y avait pourvu et des batteries amenées à notre gauche doivent avoir un effet terrible; car les colonnes françaises, qui avançaient, se débandent et prennent une fuite précipitée. Une autre fois, les Français couvrent littéralement notre position de schrapnells et d'obus. C'est infernal; mais tout passe au-dessus de nous sans qu'un seul coup vienne frapper dans notre voisinage... (Il s'agit toujours de l'effet de l'artillerie Nivelles. Mais les coups portaient au-delà, sur le II^e corps.) Je profite d'un moment de répit. Le chemin me mène directement à Étavigny. Mais les ambulanciers m'indiquent le bataillon de réserve du régiment qui est établi dans un creux à l'abri à environ 1 kilomètre au sud-ouest d'Étavigny en arrière. L'ambulance était à Rozoy-en-Multien. *Organisée pour 200 blessés, il y en avait environ 800 en traitement...* J'apprends par un camarade du régiment la fin de l'assaut, le soir du 7. A environ 7 h. 1/2 le combat avait cessé et l'ennemi avait été chassé hors de sa position. Mais, ce qui restait du régiment était si épuisé qu'il ne put défendre et garder la nuit la hauteur conquise. Il dut la quitter et fut ramené à Boullarre. »

Il faut le reconnaître, la manœuvre de von Kluck qui, d'autre part, compromettrait si gravement l'ensemble de la bataille allemande, réussissait sur ce point et la tentative d'enveloppement prescrite par le général Joffre et le général Maunoury échouait devant l'accumulation des forces amenées sur le terrain par le haut commandement allemand. On peut le dire, c'est déjà quelque chose comme « la Course à la mer » qui commence à s'esquisser. Les deux partis essaient de se déborder l'un l'autre; mais, tant qu'il y aura du terrain autour d'eux, ils n'y parviendront pas.

LE CORPS DE CAVALERIE A L'AILE TOURNANTE; LE 7 SEPTEMBRE Ainsi que nous l'avons indiqué, le haut commandement français avait conçu le dessein de prolonger encore sa ligne d'enveloppement ou son

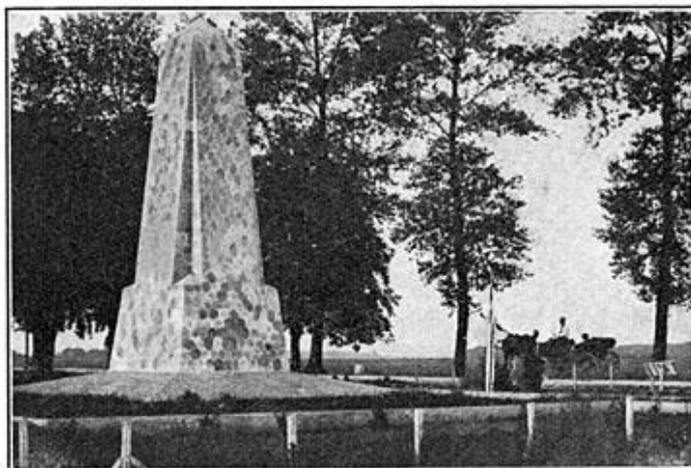
aile marchante, en faisant concourir à la manœuvre le corps de cavalerie Sordet, amené de la région de Versailles.

Disons, en deux mots, ce qu'il était advenu de cette intervention.

De ce côté encore, tant que les renforts allemands ne furent pas arrivés, on put croire au succès de la manœuvre : n'escomptait-elle pas, d'ailleurs, le vide du terrain ?

Mais le corps, épuisé par une course de plus de 100 kilomètres, ne pouvait être au début, qu'un appoint. Sans le concours de l'infanterie, sa valeur combative était singulièrement réduite. C'était, d'ailleurs, à titre de démonstration qu'on le lançait sur le terrain.

Il avait reçu l'ordre d'envoyer ses premières forces disponibles, et notamment la 5^e division, au delà de la ligne de chemin de fer à Macqueline et de battre le pays par Bargny, Cuvergnon Thury-en-Valois, à la recherche de l'ennemi et de pousser, si possible, par des avant-postes en direction de Mareuil-sur-Ourcq,



LE MONUMENT DE BETZ

d'Autheuil-en-Valois et de la Ferté-Milon.

Dans la matinée et la première partie de l'après-midi, ce programme parut sur le point de se réaliser. Les 1^{re} et 3^e divisions de cavalerie atteignirent la région de Cuvergnon; les éléments les plus avancés passèrent même la ligne de chemin de fer. Le 15^e chasseurs, sous le commandement du colonel Delécluze, mène vivement une première attaque dans la direction de Betz et de Thury-en-Valois; mais à Betz elle est accueillie par un feu intense de l'ennemi, qui a fortifié et crénelé les maisons. La cavalerie ne peut forcer le passage : elle renonce, non sans pertes assez lourdes. En même temps, le colonel Henocque, — un des chefs de cavalerie que la fin de la guerre verra se couvrir de



CUIRASSIERS EN RECONNAISSANCE SUR LE FRONT

gloire à Moreuil, — fait sauter des lots très importants d'obus et d'approvisionnements allemands à Bargny. Mais, il faut bien conclure de ces rencontres que l'ennemi est en force de ce côté :

« Vers deux heures, écrit un des officiers du 3^e hussards, nous étions à trois kilomètres de Betz... Une courte marche et nous voici près de Betz où les feux d'artillerie et de mousqueterie rivalisent d'intensité. La brigade met pied à terre et se dissimule dans une dépression de terrain. Des avions planent lents et placides ; un instant après, un obus éclate au milieu de notre rassemblement... La nuit tombe rapidement ; de nombreuses patrouilles de cavaliers sont lancées dans diverses directions et les éléments inoccupés bivouaquent à Péroy-les-Grombies » (1).

Les éléments les plus avancés de la 5^e division de cavalerie avaient même poussé jusqu'à Mareuil-sur-Ourcq.

Malheureusement, dans la soirée, à la suite du mouvement rétrograde de la 6^{1^{re}} division

de réserve, ces divisions de cavalerie se retirent vers Betz et Nanteuil-le-Haudoin.

En somme, le mouvement d'enveloppement se heurtait partout à la garde vigilante des forces allemandes arrivant à marches forcées de la Marne sur le champ de bataille de l'Ourcq.

PERPLEXITÉ A LA 6^e ARMÉE On comprend l'émotion du commandement de la 6^e armée. A seize heures, il a appris que les corps de l'armée allemande opposés à la 5^e armée, c'est-à-dire à l'armée Franchet d'Espérey (qui combat au sud de la Marne dans la région d'Esternay-Montmirail), *battent en retraite vers le Nord et le Nord-Est*. Il reçoit, en même temps, l'avis du général Franchet d'Espérey qu'il serait urgent que la 6^e armée et l'armée anglaise puissent agir dans le flanc des colonnes allemandes en retraite, qu'en conséquence l'offensive de la 6^e armée doit être poursuivie avec la plus extrême énergie. La 6^{1^{re}} division de

(1) A. Létard, *Trois mois au 1^{er} corps de cavalerie*, page 84.

réserve, le corps de cavalerie doivent chercher à s'attaquer à l'extrême droite allemande et à canonner ses troupes en retraite vers l'Est et vers le Nord.

Or, que penser quand, au lieu de constater la retraite annoncée, la 6^e armée trouve partout, devant elle, des forces nombreuses, une artillerie extrêmement puissante, une résistance acharnée ? La conscience du chef se préoccupe du devoir de solidarité à une heure si critique. Il ne peut se rendre compte, de si loin, que la nouvelle manœuvre de von Kluck en décrochant *toutes ses forces* de la région de la Marne et en les reportant sur l'Ourcq, a outrepassé encore les vues du haut commandement allemand et qu'elle va avoir pour résultat, si elle sauve la bataille particulière de von Kluck, de perdre la bataille générale. Il ne peut deviner tout cela sur les simples indices qui lui sont fournis et il n'a qu'une volonté : remplir son devoir militaire et, puisqu'on lui demande de tenir, tenir, puisqu'on lui demande d'attaquer, attaquer.

Il rassemble donc les chefs qu'il a auprès de lui, et il transmet ses ordres par les voies les plus rapides à ceux qui sont les plus éloignés : avant la fin de journée, il faut faire un nouvel effort, enfoncer la ligne de résistance de l'ennemi et atteindre enfin ces forces battues dont on annonce la retraite.

Puisque le mouvement débordant est rendu, pour le moment, impossible, on le reprendra, le lendemain, avec les troupes fraîches qui vont arriver. En attendant, c'est au centre et à droite qu'il faut développer la bataille et, si possible, briser l'articulation de l'ennemi.

A ce point de vue, le village d'Étrepilly prend une importance décisive. Qui s'en emparera, menacera les derrières de l'ennemi défenseur du plateau de Champfleury et du plateau 115-114 et disposera des cheminements enveloppant le plateau de Trocy. Tourner l'artillerie allemande qui seule empêche la marche sur l'Ourcq, tel est, en deux mots, le programme de cette fin de journée.

FIN DE LA JOURNÉE DU 7. C'est au **REPRISE A « L'ARTICULATION ».** 350^e ré-
L'ASSAUT D'ÉTREPILLY giment
(lieutenant-colonel de Certain) qui, dans la matinée, s'est emparé une première fois du village et qui connaît admirablement le terrain, qu'est confiée cette mission. Il est encadré par les 361^e et 294^e formant échelons à droite et à gauche.

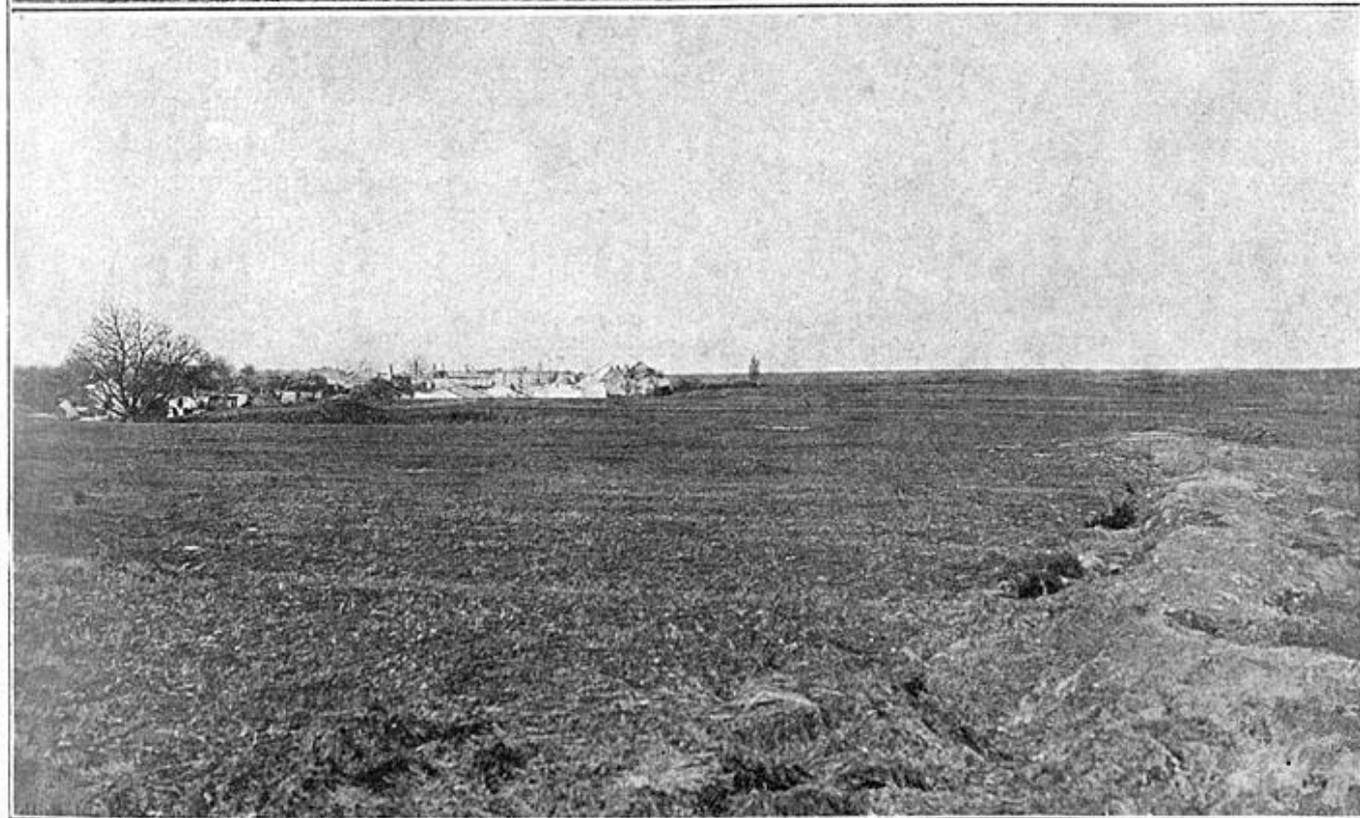
D'autre part, à la 45^e division, le général Drudde coopérera à l'offensive en lançant le régiment de chasseurs indigènes Pomeyrau à l'attaque de la cote 107 (route de Meaux à Varedes) et, enfin, le régiment de gauche de la brigade Quiquandon (2^e régiment de zouaves) s'infiltrera jusqu'aux abords sud d'Étrepilly et se lancera, de ce côté, à l'assaut du village.

La marche de la colonne d'attaque commandée par le colonel de Certain est silencieuse ; le 350^e arrive sans encombre jusqu'à la croupe au Nord-Ouest d'Étrepilly ; il subit, alors, les feux d'une section de mitrailleuses ; les compagnies de tête partent à la charge, passent les servants au fil de la baïonnette, s'emparent des deux mitrailleuses et pénètrent dans le village. Mais, il s'est produit un certain désordre : une contre-attaque déloge les assaillants ; elle est arrêtée par le colonel de Certain qui se maintient aux abords même du village, jusqu'à vingt-deux heures, mais ne peut y rentrer. Le régiment est reporté au Nord-Est de la Chaussée ramenant les deux mitrailleuses capturées (1).

A la 45^e division, le régiment de chasseurs indigènes Pomeyrau attaque vers dix-huit heures, mais sans résultat.

(1) Sur le combat de la Fosse-Martin-Ferme-Nogéon soutenu plus au Nord par la 63^e division de réserve, et sur l'épisode de la prise du drapeau du 1^{er} bataillon du 36^e régiment de fusiliers de Halle (8^e division du IV^e corps), voir le récit du capitaine Pelade, du 298^e, dans Ginisty. *La Guerre par les combattants*, p. 254.

Le *Temps* du 29 septembre 1914 a publié un récit du même incident émanant d'un caporal du 298^e. C'est la compagnie du capitaine Flament, le sergent Antonin, le caporal Michallet et le soldat Guillemard qui furent cités pour ce beau fait d'armes. Le 298^e régiment d'infanterie eut son drapeau décoré : *Echo de Paris* du 28 septembre 1914. — D'autres versions ont été produites depuis.



LENHARRÉE. — LE VILLAGE ET LA PLAINE ENVIRONNANTE

Quant au régiment de gauche de la brigade Quiquandon (2^e de marche de zouaves), qui s'est infiltré jusqu'aux abords sud d'Étrepilly, il s'y jette d'un superbe élan, le traverse tout d'une traite et attaque le cimetière fortement retranché qui domine le village au Nord. Le brave colonel Dubujadoux enlève ses soldats à l'assaut du cimetière. Il tombe au pied de la muraille ; une forte contre-attaque allemande réussit à rejeter le régiment dont les pertes sont énormes : trois officiers supérieurs sur quatre ; les trois quarts des officiers, la moitié de la troupe (1).

On ne doit pas croire que de tels efforts soient inutiles. L'échec de l'attaque d'Étrepilly est dû, surtout, à l'énorme supériorité numérique des corps de von Kluck et, en particulier, de l'artillerie massée sur le plateau de Trocy. Mais von Kluck est obligé de mettre ses troupes sur les dents et de vider ses caissons pour tenir tête à la fougue de l'offensive française. Déjà, il a dû abandonner Bülow au sud de la Marne et la bataille générale est compromise et, pour ainsi dire, perdue en raison de ce particularisme militaire du chef de la 1^{re} armée ; mais en plus, il sera obligé de céder lui-même, le lendemain, ce terrain si péniblement défendu.

C'est à propos des combats livrés, les 6 et 7, dans les régions de Marcilly, Barcy, Chambry,

(1) Les pertes subies par la brigade marocaine. Ditte au cours de la bataille de l'Ourcq et des premiers combats au nord de Soissons ont été telles qu'il fallut fondre les deux régiments en un seul à deux bataillons.



LE GÉNÉRAL GALLIÉNI

Étrepilly, que l'auteur allemand de l'ouvrage « *Récit des Batailles de la Marne* », inspiré sans doute par von Kluck, écrit, rendant hommage au vainqueur : « Les troupes françaises semblent très ardentes ; les nôtres tiennent les hauteurs ; mais les Français sont des démons ; ils chargent sous la mitraille, se font tuer avec allégresse ; la vaillance des Français est surhu-

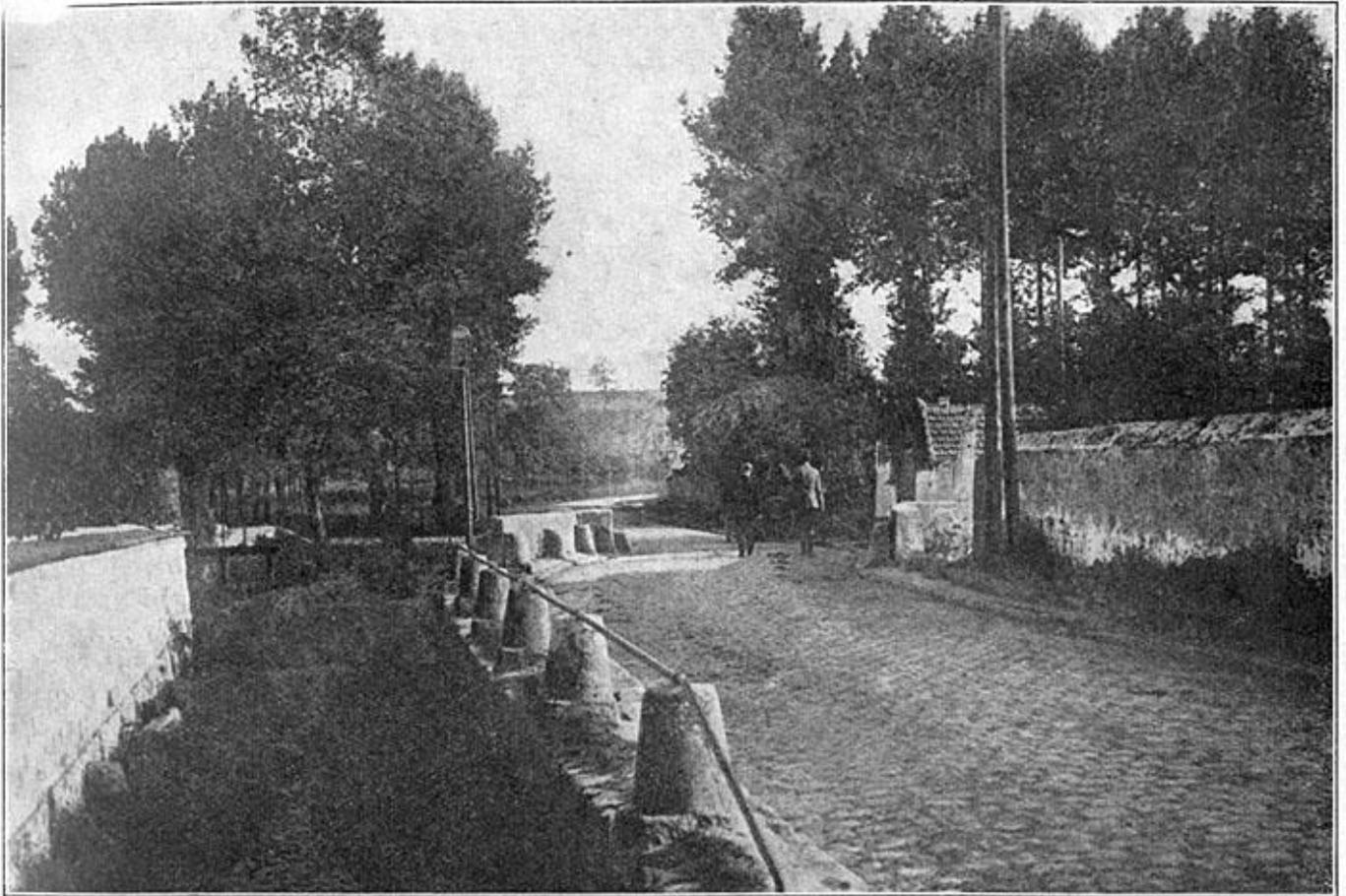
maine. C'est comme une génération spontanée de troupes qui apparaît de tous côtés... »

L'effet moral est produit. L'ascendant s'est retourné.

Considérons, d'ailleurs, le résultat réel de ces rudes combats au moment où il faut prendre de nouvelles résolutions pour les suites de la bataille, soit dans le camp français, soit dans le camp allemand. Ce à quoi l'on se décide de part et d'autre pour le 8, est la suite naturelle de ce qui s'est fait dans la journée du 7.

Dans le camp français, on est d'avis que, si la journée du 7 a été dure sur l'Ourcq, elle a été, en somme, bonne pour nos armes. Ses péripéties ne font en rien dévier de ses projets, le général commandant la 6^e armée. Il répondait, dans l'après-midi, au général Franchet d'Espérey qui l'adjurait d'attaquer : « Engagé sur le front Meaux-Étigny, j'espère déborder la droite allemande à Étigny et la rejeter dans l'Ourcq. » Il se préparait, en effet, à la reprise de la manœuvre d'enveloppement, le lendemain avec des troupes fraîches.

Dans le camp allemand, l'arrivée de la 4^e di-



LA ROUTE AUX APPROCHES D'ÉTREPILLY

(Cliché M. Meys.)

vision d'infanterie du II^e corps à Étavigny le soir, et le succès de sa contre-attaque sur la 61^e division de réserve, avaient mis du baume dans le cœur ; on affirmait et l'on pensait peut-être que l'on pouvait tenir, maintenant, la ligne Étavigny-Lizy « d'une manière absolument inébranlable ». Ce sentiment était-il sincère ? La veille au soir, le 6, von Kluck — peut-être en vue d'en imposer à ses collègues, — leur avait télégraphié : « La I^{re} armée était engagée aujourd'hui, avec deux corps, au nord de la Marne (c'est le IV^e corps de réserve et le II^e corps), dans un violent combat au sud-ouest de Crouy contre un ennemi puissant venant de Paris. Le IV^e corps, rappelé du front sud, participera demain à cette bataille. La 1^{re} armée a couvert aujourd'hui, avec les deux corps de son aile gauche, le flanc de la deuxième armée ». Il avait tracé, ainsi, le programme de la journée du 7. C'est comme s'il eût répondu du succès au nord de la Marne

avec ses deux corps déjà arrivés et, en plus, le IV^e corps dont il annonce la marche, puisqu'il se targuait du service rendu à la II^e armée en la couvrant au sud de la Marne.

Mais le même von Kluck est obligé d'en rabattre le 7 au soir. En effet, persévérant dans son particularisme systématique et passant outre aux ordres du Grand Quartier Général, il rappelle, soudainement, sur la rive gauche de l'Ourcq les deux corps laissés par lui au sud de la Marne et qui, d'après lui même, étaient si précieux pour couvrir le flanc de l'armée Bülow, à savoir le III^e corps et le IX^e corps. Bülow est ainsi abandonné, sans protection sur son flanc et sans réserves, à l'offensive de Franchet d'Espérey et de l'armée britannique.

Von Kluck veut masser ses cinq corps au nord de l'Ourcq pour la journée du 8 : c'est donc qu'il en a besoin et que la journée du 7 lui a été contraire. Bülow jette des cris désespérés :

mais, en vain. Von Kluck ne l'entend pas : il reprend ses deux corps et il les garde. Ceux-ci ont reçu l'ordre, quoiqu'il arrive, de *quitter* le sud de la Marne et de se transporter sur l'Ourcq.

Tel est donc le résultat *positif* des journées du 6 et du 7. Il faut prendre les paroles pour ce qu'elles valent et les faits dans leur réalité. Que pèsent à côté d'une mesure qui va décider du sort de la bataille de la Marne, les télégrammes enflés de morgue d'un général battu, — battu par sa faute, — qui veut se faire passer pour victorieux ?

Au point de vue général, le résultat est plus frappant encore. Il est vrai, la manœuvre d'enveloppement, telle que l'avait conçue Joffre, n'a pas réussi. Mais von Kluck, en retirant précipitamment ses troupes qu'il avait fait avancer précipitamment, a produit un vide, un coup de pompe aspirante et foulante. Dans ce vide, l'armée britannique et l'armée Franchet d'Espérey vont se jeter allègrement.

C'est la rupture du front allemand entre von Kluck et von Bülow, si celui-ci ne recule pas aussi vivement que son collègue vient de le faire ; et si von Bülow recule, c'est la rupture entre lui et von Hausen, tandis que celui-ci en est encore à voler à la rupture du front français : en un mot, c'est le plan allemand culbuté et la porte ouverte à la manœuvre finale de l'armée française.

Disons un dernier mot de la bataille de la 6^e armée en quittant la région de l'Ourcq et en descendant au sud de la Marne.

LA 8^e DIVISION (DU 4^e CORPS) Nous avons
AU SUD DE LA MARNE dit le rôle de
la 8^e division (général de Lartigue), qui em-

pruntée au 4^e corps (général Boëlle) a été jetée au sud de la Marne pour caler, à gauche, l'armée britannique et consolider la liaison entre celle-ci et la 6^e armée.

La position qu'elle occupe est extrêmement dangereuse pour l'ennemi. En effet, s'étant installée, dès le 6, autour de Chessy, elle peut pénétrer en direction de Couilly comme une pointe dans le flanc de l'ennemi et s'opposer au retrait des corps allemands qui se sont avancés si imprudemment au sud du Grand Morin. Un pas en avant et elle commande la route de Coulommiers à Meaux. Mais, sa marche est subordonnée à l'avance de l'armée britannique. Elle reste l'arme au pied, toute la matinée, autour de Chessy ; dans la journée, elle se met en mouvement et passe sur la rive droite du Grand Morin ; ses brigades s'avancent en colonne, vers Quincy-Ségy et de Condé-Saint-Libaire jusqu'à Couilly. Mais elle ne prend pas le contact avec l'ennemi.

Déjà, en effet, celui-ci est passé ; le II^e corps est remonté au nord de la Marne. Le terrain est libre des gros, nous le savons, jusqu'à la trouée de Rebais. Mais les divisions de cavalerie de von der Marwitz font rideau et ont abrité le mouvement de recul.

La 8^e division interroge ses voisins de droite, les éléments de l'armée anglaise : elle apprend que cette armée doit atteindre Maisoncelles sur la route de Coulommiers à Meaux. Elle suit le mouvement et bivouaque le soir, à proximité de cette même route, en avant de Quincy-Ségy et de Couilly. Par ce simple mouvement, Meaux est tourné. Si le contact eût été pris, le poids de la journée de Varedde, le lendemain, eût été singulièrement allégé.

